



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘’Pnine’’ (1957)

roman de Vladimir NABOKOV

(195 pages)

pour lequel on trouve un résumé
puis successivement l'examen de :

- la genèse (page 4)
- l'intérêt de l'action (page 5)
- l'intérêt littéraire (page 9)
- l'intérêt documentaire (page 20)
- l'intérêt psychologique (page 28)
- l'intérêt philosophique (page 36)
- la destinée de l'œuvre (page 37)

Bonne lecture !

Timothée Pavlovitch Pnine, né en 1898, fils d'un ophtalmologiste réputé de Saint-Pétersbourg, a quitté la Russie à la suite de la révolution bolchevique. Il termina ses études à Prague. Il vécut quinze ans à Paris où, en 1925, poète vaguement libraire, il épousa l'étudiante en psychiatrie Liza Bogolepov, qui, en 1938, l'abandonna pour un collègue allemand, le Dr. Eric Wind. Comme celui-ci était marié quelque part en Amérique du Sud, en 1940, elle revint auprès de Pnine enceinte de sept mois. Fuyant devant l'invasion allemande, ils partirent ensemble aux États-Unis, le voyage lui paraissant avoir une «*teinte de conte de fée*» jusqu'à ce qu'il soit abordé par un passager qui était nul autre que Wind qui lui annonça son intention d'épouser Liza.

Alors qu'il est titulaire d'un doctorat de sociologie et d'économie politique, il donne, depuis 1945, au "*Waindell College*", quelque part en Nouvelle-Angleterre, des cours de russe élémentaire et de littérature comparée, à quelques étudiants seulement, en tant que simple professeur adjoint du département d'allemand. Et il transite par sa langue natale lorsque le mot anglais lui fait défaut,

Chapitre I

De Pnine nous sont montrés son physique étonnant et ses maladresses amusantes alors qu'un jour de l'automne 1950, il se rend en train de Waindell à la ville voisine de Cremona où il vient donner une conférence à un club de femmes. Cependant, malgré ses précautions, il est monté dans le mauvais train, comme le lui signale le contrôleur à mi-chemin. Quand il essaie alors frénétiquement de prendre un autocar, il ressent un léger malaise cardiaque, qui le conduit à se souvenir de son enfance à Saint-Pétersbourg, en particulier d'une fièvre qui le fit délirer, à se souvenir de l'amour que lui portait sa mère, à se souvenir de la révolution russe. Finalement, tout de même arrivé à temps à Cremona, alors qu'il doit commencer à parler, il croit voir dans l'assistance tant et tant de gens de son passé.

Chapitre II

Comme leur fille, Isabelle, s'est mariée et a déménagé, Laurence Clements, professeur de philosophie à Waindell, et sa femme, Joan, sont à la recherche d'un nouveau locataire. Il se trouve que c'est Pnine, à qui la bibliothécaire de l'université, Mme Thayer, a donné le renseignement. Bien que d'abord réticents à accueillir un homme qui a une mauvaise réputation (Laurence considère que c'est un «*hurluberlu*»), les Clements en viennent à s'amuser de ses excentricités, de ses fautives prononciations et de sa syntaxe particulière. Et lui qui, à cause du bruit venu de l'extérieur et de l'insuffisance du chauffage, n'avait jamais été satisfait du logement qu'il avait trouvé, se montre enfin relativement heureux dans cette maison.

Survient l'histoire de ses relations avec Liza, qui l'a manipulé afin de pouvoir venir aux États-Unis, et épouser Eric Wind. Elle lui rend visite, afin d'obtenir, même s'il a un faible salaire, qu'il consacre de l'argent pour payer les études de son fils, Victor, car, si Wind a divorcé pour l'épouser, il ne peut supporter l'enfant, maintenant âgé de quatorze ans. Bien que Pnine soit conscient de sa manoeuvre, il y cède, car il l'aime encore. Mais cette rencontre le laisse avec un gros chagrin, la cruauté de Liza lui faisant crier : «*Il ne me reste rien, rien, rien !*»

Chapitre III

Les Clements étant partis dans l'Ouest pour rendre visite à leur fille, Pnine est seul dans la maison. On apprend à quel point il est compétent en littérature russe, ce qui contraste avec son anglais balbutiant. Il va donner son cours. Quand il en a fini, il se rend à la bibliothèque de l'université, où il ne répond pas aux essais de conversation que fait Mme Thayer, car, comme elle évoque la possibilité du retour d'Isabelle, il y pressent la menace de la perte de sa chambre. De plus, il est mécontent d'avoir à rapporter un livre qui est demandé par un autre usager ; or le registre indique que cet usager est nul autre que lui. En proie à l'agitation, il se retranche dans son coin favori pour continuer ses recherches en vue du livre qu'il veut écrire, une «*Petite Histoire de la culture russe*». Avant de partir, il passe par la salle des périodiques pour parcourir un journal publié par des émigrés russes à Chicago. Rentré à la maison, il reprend ses lectures.

Certains soirs, il assiste, à l'université, à des séances culturelles, l'une d'elles lui ayant permis de voir des films soviétiques tournés à la fin des années quarante, dont la volonté de propagande lui déplut, mais qui montraient des paysages qui firent venir dans ses yeux des larmes dues à la nostalgie. Un soir, alors qu'il se met au lit, il est surpris par le bruit que font l'arrivée d'une voiture, des voix, une malle tirée dans l'escalier : ce sont les Clements qui sont de retour avec leur fille, Isabelle, qui vient de divorcer, et est sur le point de pénétrer dans sa chambre, qui est pour lors celle de Pnine !

Chapitre IV

Victor Wind fait un rêve où il voit le roi d'un pays des Balkans solitaire et trahi, qui refuse d'abdiquer et est exilé. Pour le jeune garçon, ce roi, c'est Pnine qu'il considère comme son vrai père, plutôt que son père biologique, Éric Wind, qu'il n'a pas vu depuis deux ans, qui est retourné en Amérique du Sud, tandis que sa mère est sur le point de se remarier. Victor est décrit comme un garçon de haute taille, en avance sur son âge, ingénieux, non-conformiste, qui a un grand intérêt pour les arts visuels, que ses parents, plutôt que de s'en réjouir, considèrent inquiétant, au point que, à son grand chagrin, ils le psychanalysent. Or, quand Liza avait commencé à se détacher d'Éric, elle lui avait révélé son union avec Pnine dont elle lui avait fait un éloge appuyé. Aussi commença-t-il une correspondance avec son père adoptif, alors qu'il était à St. Bart, une école du Massachusetts où il se montrait un élève brillant mais rebelle, ayant peu de respect pour ses professeurs, sauf Lake, le professeur d'art. Pnine, l'ayant invité à lui rendre visite pendant les vacances, achète pour lui en faire cadeau un ballon de football et la nouvelle de Jack London, "*Le fils du loup*". Il est surpris par son physique et sa maturité mentale. Mais le football n'intéresse pas le garçon, et, quand il ouvre le livre, il croit que c'est une traduction du russe. Aussi, tandis qu'ils vont se coucher, Pnine considère-t-il la rencontre comme un échec. Il ne sait pas que Victor l'admire beaucoup, et pense même qu'il est le roi de son rêve.

Chapitre V

En 1954, Pnine, qui a obtenu son permis depuis peu, se rend en voiture aux "*Pins*", le «*château*» d'un ami, Al Cook, un autre émigré qui l'a invité à y passer l'été. Mais il ne manque pas de se perdre en route. Il arrive enfin pour se trouver dans un groupe d'intellectuels russes, parmi lesquels, lui qui passe pour un fou dans la société anglophone, est apprécié pour ses manières, son langage, sa grande connaissance de la littérature russe (en particulier d'"*Anna Karénine*"). On constate qu'il aime nager, et il se révèle, au croquet, «*le meilleur joueur*». Mais il éprouve aussi un malaise cardiaque. Surtout, il est tout à fait brusquement, à cause du bavardage intempestif d'une invitée, transporté au temps de ses dix-huit ans en un jour où l'ophtalmologiste qu'était son père jouait aux échecs avec le pédiatre Belochkine, dont il avait aimé la fille, Mira, avant qu'il soit séparé d'elle par «*la guerre civile*» ; qu'ils se soient mariés chacun de son côté ; qu'ils n'aient pu, plus tard, à Berlin, qu'échanger que quelques mots ; qu'il apprenne qu'elle avait été déportée dans le camp d'extermination nazi de Buchenwald, et tuée alors par une injection.

Chapitre VI

Après un tableau du campus et une satire du milieu des professeurs, on revient à Pnine, dont l'emploi est contesté par certains collègues, comme Blorengé (le chef du département de français) et Cockerell (le chef du département d'anglais, qui considère qu'il n'est qu'«*une plaisanterie*»), qui font tout en leur pouvoir pour l'évincer, son unique défenseur étant le chef du département d'allemand, Hagen, qui propose qu'on lui fasse donner des cours de littérature française, en vain. Comme, à la suite du retour d'Isabelle, Pnine a dû chercher un autre logis, il a finalement décidé de louer une «*petite maison*», éprouvant alors un grand plaisir. Pour célébrer cet important événement par «*une petite soirée de pendoison de la crémaillère*», il invite les Clements, les Thayer, les Hagen, Thomas Wynn (un ornithologue tout juste rencontré ce jour-là !), et son ancienne étudiante, Betty Bliss, une femme grassouillette qu'il trouve attirante et qu'il avait envisagé de courtiser (mais qui est maintenant

fiancée), qui vient l'aider pour «*les derniers arrangements*». Elle remarque «*une grande coupe*» qui est «*un cadeau de Victor*».

Il sert des cocktails puis un souper «*à la fourchette*». Entre tous ces professeurs, la discussion se dirige bientôt sur la pédagogie, et Hagen, pour marquer sa conviction que l'enseignant lui-même n'a aucune importance, en vient à déclarer, en désignant Pnine, que «*personne ne se soucie de sa personnalité*». Mais, pour lui, la soirée est un succès, et, à la fin, il annonce sa volonté d'acheter la maison.

Or Hagen, qui a attendu que les autres invités soient partis, lui annonce qu'il n'est pas parvenu à lui faire garder son emploi pour l'année suivante, qu'il est victime d'une subtile conspiration universitaire, et lui propose, pour la session de printemps, de faire un travail de bureau pour lui, et de participer au activités du programme de théâtre qui vient de lui être accordé, où il pourrait jouer sous la direction de sa fille.

Faisant la vaisselle, Pnine peut croire un moment avoir brisé la magnifique coupe ; mais elle est intacte. Finalement, il commence à écrire à Hagen une lettre maladroite et raturée.

Chapitre VII

Le narrateur se rappelle avoir connu Pnine dès l'enfance quand, à Saint-Pétersbourg, il s'était fait soigner par son père. Il l'avait revu, âgé de dix-huit ans, et faisant du théâtre. Au début des années trente, il l'avait rencontré à Paris, et avait eu une relation avec Liza, qu'il aurait presque conduite au suicide en se moquant de ses poèmes, après quoi elle épousa Pnine qui lui avait fait une humble cour. Il les avait vus encore, toujours à Paris, dans les années quarante, alors que Pnine conversait avec Kerenski, et lui avec Liza qui lui révéla avoir tout dit à son mari, qui lui avait pardonné. Un peu plus tard, il la vit avec Eric Wind, dans un théâtre de New York, ville où, en 1952, il rencontra Pnine, alors professeur à Waindell.

Or le narrateur accepta la direction d'un département de russe dans cette université, et invita Pnine à y entrer ; mais celui-ci déclara en avoir fini avec l'enseignement. À l'arrivée du narrateur, Cockerell lui traça tout un tableau moqueur de Pnine dont on disait qu'il était parti la veille ; mais il répondit encore au téléphone. Cependant, le lendemain matin, le narrateur le vit passer dans sa voiture, avec un chien et plein de paquets et de valises. Puis il prit son petit déjeuner avec Cockerell, qui entreprit de lui raconter la mésaventure de Pnine découvrant qu'il n'avait pas apporté à Cremona le texte de la bonne conférence.

Analyse

(Les citations sont situées par la mention, en chiffres romains, du chapitre, et, en chiffres arabes, de la section)

Genèse

Nabokov, qui venait de lire "*Don Quichotte*", et qui reprochait à Cervantès une cruauté à l'égard de son personnage qui encourage le lecteur à s'amuser de sa douleur et de son humiliation, voulut en prendre le contrepied en concevant un personnage qui, animé du même idéalisme, et subissant la même souffrance (il aurait choisi son nom, «*Pnin*», parce que proche du mot «pain» [«douleur»]), recevrait de la compassion (l'«*oeil compatissant*» que pourrait avoir, pour les difficultés de l'automobiliste qu'est Pnine, un observateur situé sur la tour érigée au sommet d'une montagne [V, 1]).

D'autre part, il voulut parler de sa propre vie, mais sans tomber dans une médiocre autobiographie. En effet, le roman est nourri de ses propres expériences de professeur aux États-Unis, au Wellesley College, à l'université de Standford et, surtout, à l'université Cornell où, d'ailleurs, il se signala par des événements significatifs :

- Alfred Appel raconta une de ses distractions : «Je suis entré dans la classe pour trouver le professeur Nabokov qui avait déjà prononcé plusieurs phrases de son exposé. Ne voulant pas perdre

une minute, il était penché sur ses notes, les lisant avec intensité à trente étudiants abasourdis, qui étaient comme un peloton frappé par une bombe car ils attendaient un autre professeur qui était en retard. Essayant d'être le plus discret possible, je me suis approché du lutrin, et j'ai touché la manche de Nabokov. Il se tourna et, étonné, m'observa au-dessus de ses lunettes. Je lui ai dit très calmement : "M. Nabokov, vous êtes dans la mauvaise classe". Il réajusta ses lunettes sur son nez, centra son regard sur les figures immobiles assises devant lui, et, sans se démonter, déclara : "Vous venez de voir la bande-annonce pour le cours "Littérature 325". Si vous êtes intéressés, vous pouvez vous y inscrire l'automne prochain."»

- L'écrivain et professeur de littérature anglaise James McConkey décrivit une de ses colères : «Nabokov, son visage tout rouge, comme sur le point d'avoir une attaque ou quelque chose du genre, sortit en courant de sa classe, et entra dans le bureau du département de littérature pour se plaindre, en bégayant, d'un étudiant qui lui avait déclaré que, s'il refusait de parler de Dostoïevski, lui-même pourrait le faire.»

Mais Pnine pourrait aussi avoir été inspiré à Nabokov par un autre enseignant de Cornell, Marc Szeftel, professeur d'histoire russe, qui ne parvint jamais à vraiment maîtriser la langue anglaise, connut une série d'échecs universitaires, des difficultés constantes à publier ses travaux, laissa finalement inachevées ses recherches, souffrit du manque d'empressement de Nabokov à se lier avec lui, aurait pu, semble-t-il, remarquer la ressemblance du personnage avec lui.

La première mention du roman fut faite dans une lettre de Nabokov à Edmund Wilson, en juin 1953, où, depuis l'Orégon, il lui disait avoir «*commencé une série de nouvelles sur un personnage, un professeur Pnine*». Or il continuait alors la rédaction de "*Lolita*", et ce serait pour se reposer de cette tâche qu'il s'amusa à composer, de façon intermittente, ces textes. De plus, comme il eut du mal à trouver un éditeur pour "*Lolita*", ce fut pour des raisons financières qu'il en publia plusieurs (qui allaient être les chapitres I, III, IV et VI), dans la revue "The New Yorker", le 28 novembre 1953, le 23 avril et le 15 octobre 1955, le personnage devenant immédiatement très cher aux lecteurs.

Ce ne fut qu'ensuite qu'il étendit la rédaction pour constituer un roman complet. Il en envoya à la maison d'édition Viking une première version qui comptait dix chapitres (un, qui aurait été placé entre le chapitre IV et le chapitre V, aurait été consacré à la lutte de Pnine apprenant à conduire avec les manuels et les instructeurs, mais qui est réduit à un paragraphe de V, 1), et se terminait avec la mort prématurée de Pnine, victime du mal cardiaque dont il souffrait déjà au début. Mais l'éditeur, Pascal Covici, dans une lettre du 29 septembre 1955, refusa de publier des «esquisses». Nabokov protesta fermement : «*Ce n'est certainement pas un recueil d'esquisses. Je n'écris pas d'esquisses.*» Cependant, ayant senti le danger, il remania considérablement le texte, indiqua, pour un éventuel autre éditeur, que «*ces chapitres, bien que dirigés et éclairés différemment, se fondent pour aboutir à une nette unité à la fin*». Il choisit alors pour titre "*My poor Pnin*" [«Mon pauvre Pnine», formulation reprise plusieurs fois dans le texte : I, 2 - V, 5 - VI, 1 - VI, 4], pour en prendre finalement un plus simple et direct.

Intérêt de l'action

Le fait que le romancier ait commencé par la rédaction de fragments explique le manque d'unité de la composition de ce roman de 210 pages dont l'intrigue est mince (un intellectuel russe transplanté aux États-Unis est remercié par l'université qui l'employait, après dix ans de bons et loyaux services).

Il est divisé en sept chapitres, eux-mêmes divisés en sections (3, 7, 7, 9, 5, 13, 7).

Au chapitre I, qui est bien un texte autonome, la narration du voyage que fait Pnine dans un train qui n'est pas le bon (d'où des péripéties dont le déroulement est beaucoup trop long) est interrompue par son portrait, par l'indication de sa difficulté à parler anglais, éléments eux-mêmes interrompus par des mentions désinvoltes successives et répétitives : «*Tout ceci ne change rien au fait que Pnine était dans le mauvais train*» - «*Et il ne savait pas encore qu'il était dans le mauvais train.*» [I, 1]. Puis le récit des ennuis causés par l'erreur qu'il a faite est encombré d'un exposé de son origine familiale, de développements sur son malaise cardiaque, sur son hypocondrie, sur une fièvre de son enfance

(celui-ci surtout beaucoup trop étendu). En dépit de «*la haine*» du narrateur pour «*les fins heureuses*» [1, 3], son personnage peut tout de même donner sa conférence qui est précédée d'un comique petit «speech» de l'organisatrice, et d'un accès de nostalgie.

Le chapitre II commence, d'une façon surprenante, par la mention des Clements, Laurence qui est professeur de philosophie dans ce Waindell College qui a tout juste été cité dans le chapitre I, sa femme, Joan, et leur fille, Isabelle, et on les suit longtemps. Cela donne bien l'impression que ce texte est indépendant du premier. Mais voilà qu'on retrouve tout de même Pnine, à travers un maladroit appel téléphonique et qu'est donné un plus large aperçu de l'idiosyncrasie du personnage [2, 3, 4]. Mais survient un retour en arrière, l'histoire de ses relations avec Liza [5], ce qui pourrait, en fait, constituer un autre chapitre. Puis on assiste à la visite de cette femme hautaine et méprisante.

Le chapitre III est mieux centré sur Pnine, car sont décrits sa difficulté à être satisfait de ses différents logements [1], sa vie quotidienne [2, 6], ses problèmes avec la langue anglaise [3], son organisation de son enseignement [4], sa participation à des «soirées russes» chez son ami, Komarov [5], ses habitudes à la bibliothèque [6], son assistance à des séances de cinéma données à l'université [7]. Enfin, alors qu'on a appris, au début, que les Clements sont allés voir leur fille dans l'Ouest, dans un événement surprenant, qui est présenté d'une façon d'abord énigmatique, on l'entend monter l'escalier, et s'arrêter à la porte de son ancienne chambre, qui est maintenant celle de Pnine, par «*le glapissement*» de sa mère, ce qui amène à se demander quelle est la raison de son retour, ce à quoi il ne sera jamais donné de réponse puisqu'il ne sera plus question de cette fille !

De la même façon, au début du chapitre IV, on fait face à Victor (et qui, plus est, à son rêve qui, d'ailleurs, ressemble étrangement à l'autre roman de Nabokov, "*Feu pâle*", qui allait être publié cinq ans plus tard), toute la focalisation étant sur lui, avec même tout un détour sur son professeur d'art, M. Lake. Encore heureux que le jeune homme vienne rendre visite à Pnine car on pourrait se croire dans un autre roman !

On retrouve surtout Pnine au chapitre V.

Quand il se rend en voiture aux "*Pins*", il se perd dans un véritable labyrinthe, et on pourrait considérer ces circonvolutions initiales plutôt inutiles. Mais on constate que la narration adopte successivement un point de vue microscopique (gros plans sur une fourmi perdue elle aussi) et télescopique (description du vaste ciel menaçant) ; puis que tous les plans finissent par converger : «*Une minute encore et puis tout se produisit en même temps : la fourmi découvrit une traverse verticale conduisant au toit de la tour et en commença l'ascension avec une ardeur nouvelle ; le soleil fit son apparition et Pnine, au comble du désespoir, se retrouva sur une route pavée portant une pancarte rouillée mais encore scintillante qui dirigeait les voyageurs.*» [V, 1]. Cet instant mémorable a été soigneusement préparé par une écriture précise qui cisèle les images en les inscrivant dans un cadre mental très minutieusement dessiné.

Dès qu'il est aux "*Pins*", Pnine révèle un tout autre visage que celui de l'éternelle victime. Il ressent cependant un malaise cardiaque qui vient porter une ombre sur son bonheur. Surtout il est amené à se rappeler la triste histoire de sa première amoureuse, Mira Belochkine, qui, parce qu'elle était juive, mourut dans le camp de concentration nazi de Buchenwald. Mais la section se termine sur la vision d'un couple d'amoureux dont peu importe les identités car ils sont «*le couple emblématique placé avec un art facile sur la dernière page du jour de Pnine s'évanouissant.*» [V, 5].

N'a-t-on pas de nouveau un texte qui se suffit à lui-même?

Le chapitre VI est particulièrement mal organisé puisque :

- à une évocation de la session d'automne de 1954 à "Waindell College" succède un tableau du milieu professoral (sections 1 et 2) ;
- au début de la section 3, est seulement annoncée, en une phrase, la fête que prévoit donner Pnine chez lui ;

- cette mention est immédiatement suivie de la description des tractations entre professeurs qui se font au sujet de son emploi ;
- la section 4 est d'abord consacrée à la recherche qu'il poursuit pour la rédaction d'un livre ; puis, au détour d'une phrase, est mentionnée «*la petite maison de briques qu'il a louée*» ; à la fin, est indiquée la survenue d'«*une idée parfaitement neuve et admirable*» ;
- dans la section 5, après une assez inutile digression, cette idée, laborieusement exposée, se révèle être celle d'inviter à sa «*soirée*» l'ornithologue Wynn qui se trouve justement, par quel merveilleux hasard, avoir besoin qu'il lui donne un renseignement !
- la section 6 expose les préparatifs de la «*soirée*» ;
- les sections 7, 8, 9 et 10 sont consacrées à son déroulement ;
- la section 11 est marquée, avec la fin de la «*soirée*», par l'annonce triomphale que fait Pnine de son projet d'achat de la maison ;
- la section 12 est la retombée pathétique (d'autant plus que Pnine, excité par sa «*soirée*» fait des plaisanteries) du fait de la révélation, par Hagen, de son exclusion de l'université ;
- dans la section 13, le malheur de Pnine pourrait être parachevé si, alors qu'il fait la vaisselle, il brisait la magnifique coupe ; mais cela lui est épargné !

Le chapitre VII est, par un grand retour en arrière, le compte rendu donné par le narrateur des différentes occasions, placées dans un ordre chronologique, où il rencontra Pnine, qu'il aurait pu faire travailler avec lui avec Waindell s'il n'en était pas parti.

On a donc pu, à raison, reprocher au livre d'être plus une série de vignettes (chacune fermée sur elle-même, se suffisant à elle-même) qu'un vrai roman, Nabokov ayant eu plus d'intérêt pour la cohérence du thème plutôt que de l'intrigue. Si le ton oscille constamment entre le rire et la compassion, se dessine cependant une certaine progression de l'amusement ironique à l'émotion pathétique. Le livre se termine d'autant plus sur cette note que le romancier avait annoncé qu'il est de «*ces gens qui haïssent les fins heureuses*», parce qu'ils «*se sentent dupés*», [I, 3]. Survient une entourloupette par laquelle, assez artificiellement, le texte, qui a commencé par le récit de la mésaventure de Pnine dans le train, se finit par la reprise de cette anecdote : il s'agit de lui faire décrire un cercle complet !

Si le temps est extrêmement comprimé, le premier chapitre se déroulant à l'automne de 1950, les trois premiers chapitres s'étendant sur deux ans et demi, les quatre suivants sur moins d'une année, dans chaque chapitre, on est surpris par des analepses (qui offrent des aperçus sur un passé d'un demi-siècle) et des prolepses.

Souvent, on constate une fusion du passé et du présent. Ainsi :

- ayant vu au cinéma une route forestière russe qui lui avait rappelé un souvenir de son enfance, Pnine la «*suivait encore en esprit alors qu'il marchait péniblement vers son logis monacal, était de nouveau le jeune gars qui avait marché à travers ces bois, un gros livre sous le bras.*» [III, 7].
- chez Al Cook, même si «*des ampoules électriques*» remplaçaient les «*lampes à pétrole*», et si «*les gens avaient été remaniés en émigrés âgés*», le «*pauvre Pnine, avec une acuité hallucinatoire, imaginait Mira se glissant hors de la maison dans le jardin, et venant vers lui au milieu des grandes fleurs de tabac dont la faible blancheur se mêlait dans l'obscurité à celle de sa robe.*» Puis le «*jazz*» qu'écoutent les jeunes lui rappelle «*les engouements de sa jeunesse et de celle de Mira, les représentations théâtrales d'amateurs, les ballades des tziganes, la passion qu'elle avait pour la photographie.*» [V, 5].

Alors que Nabokov, qui prend même le détour d'un commentaire littéraire sur l'habileté que doit avoir le romancier pour intégrer des «*conversations*», avec un autre détour accessoire sur «*une ville ancienne*» dont on se demande ce qu'elle vient faire là [II, 1], dit par ailleurs considérer qu'il y a «*des événements dont la narration n'est d'aucun intérêt public*» [VII, 3], son texte est pourtant encombré de bien des détails inutiles, de bien des digressions oiseuses. Ainsi :

- Celle sur «*la fragilité de la vie*» : «*À moins qu'une pellicule de chair ne nous enveloppe, nous mourons. L'être humain n'existe que dans la mesure où il est séparé de son environnement. Le crâne*

est un casque d'astronaute. Restez à l'intérieur ou vous périssez. La mort est un dépouillement, la mort est une communion. Il pourrait être merveilleux de se mêler au paysage, mais ce serait la fin du tendre moi.» [I, 2].

- Celle, dans V, 1, où, par un effet de distanciation tout à fait gratuit, sont évoqués d'abord la «vaste mer de verdure» que n'importe quel «touriste estival aventureux» (des noms sont cités parmi lesquels celui de «Wolfgang von Goethe» !) peut observer du sommet d'une montagne, puis le réseau de routes qui conduit à la résidence "Les pins" vers laquelle roule Timothée. Plus loin est présenté longuement Konstantin Ivanich Chateau, et est rappelé, en particulier, le séjour que le narrateur fit avec lui dans une villa de Grasse en 1935 ou 1936 [V, 4].

- Celle sur la réception des «cadeaux dont le premier impact suscite, dans le cerveau du receveur, une image colorée, une tache blasonnée, qui réfléchit avec une telle force emblématique la douce nature du donateur que les attributs tangibles de la chose sont dissous dans cette pure lueur intérieure, avant de soudain et pour toujours surgir comme un être vivant quand ils sont appréciés par un nouveau venu auquel la vraie gloire de l'objet était inconnue.» [VI, 6].

- Celle sur l'appartement des Pnine à Saint-Pétersbourg [VII, 1].

- Celle sur le poème envoyé par Liza au narrateur [VII, 3].

En effet, le roman a un narrateur, qui insiste sur ses liens avec son personnage (il use d'un classique «notre ami» [I, 1 - III, 7]), «mon ami» [VI, 5], puis d'un «notre infortuné ami» [I, 2], et se fait de plus en plus envahissant.

Au chapitre I, il annonce : «Maintenant un secret doit être transmis» [1]. Plus loin, il indique que Pnine «avait écrit, avec [son] aide, une lettre au "New York Times" en 1945» [1]. Puis il parle de l'étonnement de «[son] ami» devant la fragilité de son corps, étonnement qui, étant le sien aussi, l'amène à se lancer dans une digression sur ce sujet [2]. Il s'apitoie sur le «pauvre Pnine» [2]. Quand est envisagé que celui-ci soit victime d'«une crise cardiaque», il donne son avis, non sans humour : «J'en doute. pour l'occasion, je suis son médecin.» [2]. Il mentionne l'explication, qui lui a été donnée par «un psychanalyste vétérinaire», du «phénomène de suffocation» ressenti par «les gens en train de se noyer» [2]. Au début de 3, il indique sa «haine des fins heureuses» et le plaisir qu'il aurait trouvé à ce que la confusion de Pnine soit encore plus grande.

Il ne se manifeste à nouveau qu'en III, 1 où on lit soudain : «Cela réchauffait mon cœur que de le [Pnine] voir mettre son pardessus à la façon de l'intellectuel russe» ; qu'en III, 7 où il désigne de nouveau Pnine comme «notre ami».

En IV, il prétend connaître l'être intérieur de Victor : «Je ne pense pas qu'il aimait quiconque» [2].

Sa présence est plus marquée quand l'action se transporte chez Al Cook [V] :

- il se vante d'y être allé avant Pnine [2] ;

- quand on parle d'écrivains émigrés réels, le dernier nom cité, après «Bounine, Aldanov», est «Sirine», qui est le pseudonyme sous lequel Nabokov publia ses premiers livres ! [2].

- il manifeste son dédain à l'égard d'un certain Bolotov [2] ; puis, au contraire, son intérêt pour Konstantin Ivanich Chateau [4], personnage qui mentionne avec précision un certain «Vladimir Vladimorovich» qui pourrait donner des renseignements sur des papillons (c'est donc Nabokov lui-même !), tandis que Pnine déclare avoir «l'impression que son entomologie est simplement une pose» [4].

- il marque sa condescendance pour son «pauvre Pnine» [5].

Au chapitre VI, le narrateur parle bien de «l'existence académique de [son] pauvre ami» [1], et on trouve encore plus loin les expressions «mon ami», «mon ami et compatriote» [5] pour désigner Pnine. On peut d'ailleurs croire que «le bien en vue écrivain anglo-russe qui, si c'était nécessaire, pourrait donner tous les cours que Pnine devait garder afin de pouvoir survivre» [1] est nul autre que Nabokov lui-même. Plus loin, au début de 5, le narrateur prétend avoir la même idée que Pnine, qui

est évidemment celle de l'auteur qui impose alors un souvenir personnel qui, d'ailleurs, même s'il se veut humoristique, ne présente pas un grand intérêt. À la section 7, parlant du journal qu'écrivait Roy Thayer, qui espère qu'il sera reconnu comme «*la plus grande réussite littéraire de notre temps*», il ajoute : «*pour ce que j'en sais, Roy Thayer, vous pourriez avoir raison.*» À la section 12, c'est bien de lui qu'il s'agit quand Hagen indique à Pnine : «*Le département d'anglais invite un de vos plus brillants compatriotes, un conférencier réellement fascinant*» ; mais, comme il ajoute : «*Je pense qu'il est un de vos vieux amis*», qu'il sous-entend qu'il pourrait le protéger, Pnine s'y refuse : «*Oui, je le connais trente ans et plus. Nous sommes amis, mais il y a une chose absolument sûre. Je ne travaillerai jamais sous sa direction.*»

Enfin, au chapitre 7, le narrateur affirme encore plus sa présence, tout en commençant sa relation de ses rapports avec Pnine, qui eurent lieu dès l'enfance, par l'intrigante mention d'«*un grain de poussière de charbon qui entra dans son oeil gauche un jour du printemps de 1911*» [1], et l'obligea à aller chez l'ophtalmologiste Pavel Pnine, qui lui présenta son fils âgé de treize ans, à l'égard duquel il se montre très condescendant sinon méprisant (en effet, si Timothée avait, comme jouet, un avion monoplace, lui en avait un «*deux fois plus gros acheté à Biarritz*» !) [1]. Puis, tout en se perdant dans d'oiseux détails (où, par exemple, est évoqué un papillon, le «*paphia fritillaire*» [2]), il appuie encore sur cette morgue en opposant «*la propriété familiale près de Saint-Petersbourg*» à «*une campagne désolée*» où vivait «*une vieille tante ennuyeuse*» auprès de laquelle se trouvaient «*deux étudiants timides dans leurs uniformes de l'université*», dont l'un, «*à la blonde chevelure crépue*», était Timothée, venu demander la permission de jouer dans la grange une traduction en russe de la pièce en trois actes d'Arthur Schnitzler, «*Liebelei*» [au sujet de laquelle Nabokov ne nous épargne pas tout un développement], représentation à laquelle le narrateur refusa de participer, reconnaissant toutefois qu'«*à l'âge de seize ans, il était aussi arrogant que timide*» [2]. Il poursuit encore la relation de ces rapports à la section suivante, pour mentionner une rencontre, «*par une nuit d'avril au début des années trente, dans un café de Paris*», d'un Timothée qui, avec alors «*une barbe auburn et des yeux enfantins*», était «*l'érudit jeune auteur de plusieurs articles admirables sur la culture russe*», et pour raconter qu'il eut, autre humiliation infligée à Pnine, une relation avec Liza où il l'aurait presque conduite au suicide car il se moqua de ses poèmes [3]. Il se révèle que cet universitaire et expert en papillons russo-états-unien de trente-sept ans est bien Nabokov lui-même, dont on peut se demander s'il n'a pas finalement écrit ce roman savoureux, spirituel et tendre surtout pour parler de lui !

Et pour faire, une fois de plus, sur une intrigue mince, preuve de son immense talent, de son indéniable adresse littéraire.

Intérêt littéraire

Nabokov déploya toute une série de moyens différents.

Il usa d'un lexique très varié.

Il parsema évidemment le texte de nombreux mots et phrases russes, pas toujours traduits dans le contexte ou dans une parenthèse, comme le mot «*verste*» [I, 1 - mesure de distance russe équivalant à peu près au kilomètre] qui n'est même pas entre guillemets. Sont même cités des poèmes, traduits cependant [VII, 3].

On constate, avec la mention de «*Shekspira*» [III, 6], qu'en russe les noms étrangers sont rendus phonétiquement ; avec celles de «*portfel*» [III, 2, «serviette»] et de «*kroket*» [«croquet»] que des mots français ont été russifiés.

Mais on trouve aussi :

- Des mots et expressions allemands : «*Aber warum*» [V, 5 - «Mais pourquoi»] - «*Ach nein, nein, nein*» [II, 5 - «Ah non, non, non»] - «*auf Bruderschaft*» [VII, 3 - «fraternellement», car, comme c'est

expliqué ensuite, il s'agit de boire avec une autre personne, le bras de l'une croisant le bras de l'autre] - «*der arme Kerl*» [VI, 12 - «le pauvre gars») - «*der zerstreute Professor*» [I, 1 - «le professeur distrait») - «*diese koschmarische Sprache*» [II, 5 - «cette conversation cauchemardesque») - «*entschuldigen Sie*» [II, 5 - «excusez-moi») - «*Gretchen*» [VI, 6 - «jeune fille») - «*Herr Professor*» [VII, 5 - «Monsieur le professeur») - «*Kopffüsslers*» [IV, 3 - «gens aux têtes de têtards») - «*lasse mich*» [II, 5 - «laissez-moi») - «*lieber Herr Pnine*» [II, 5 - «cher Monsieur Pnine») - «*nicht wahr?*» [VI, 12 - «pas vrai?») - «*poltergeist*» [II, 4 - «esprit frappeur») - «*pumpernickel*» [VI, 6 - «pain noir») - «*Wenn Sie so, dann ich so, und Pferd fliegt*» [II, 5 - «Si vous ainsi, alors moi ainsi, et le cheval s'envole») - ce qui prouve que l'allemand de Pnine est rudimentaire, en ce qui concerne la syntaxe comme en ce qui concerne le lexique puisque la pièce des échecs s'appelle en fait «Springer») - «*zwieback*» [V, 5 - «biscotte»].

- Des mots et expressions français : «à la fourchette» [VI, 7] - «*alouettes*» [VI, 5] - «*"La Berceuse"*» [IV, 8] - «*calèche*» [IV, 5] - «*c'est la vie*» [II, 6] - «*Chateau*» [VI, 6 - sans accent] - «*chef*» [II, 3 - cuisinier] - «*ci-devant*» [IV, 1] - «*cour d'amour*» [VII, 3] - «*cruchon*» [VI, 12] - «*de luxe*» - «*douche*» [II, 2] - «*dragées*» [II, 5] - «*émigré*» [V, 2 - V, 5] - «*enfant terrible*» [VI, 10] - «*en jeune*» [VI, 7] - «*espace meublé*» [II, 4] - «*étagères*» [V, 4] - «*faux col*» [I, 1] - «*feuilleton*» [II, 5 - III, 6] - «*Grande Histoire*» [III, 6] - «*hors d'oeuvres*» [III, 5] - «*Lise*» [VII, 3 - Pnine, «*quoique utilisant le russe, l'appelait par la forme française de son nom, afin, présume le narrateur, d'éviter à la fois le trop familier "Liza" et le trop formel "Elisaveta Innokentievna"*») - «*mot juste*» [V, 5] - «*nom de guerre*» [IV, 5] - «*papier mâché*» [II, 5] - «*petite histoire*» [II, 4 - III, 6] - «*pince-nez*» [I, 3 - VII, 1] - «*poussière*» [III, 3] - «*tableaux vivants*» [II, 4] - «*soiree*» [VI, 5 - sans accent] - «*taper dessus*» [II, 5] - «*vair*» [VI, 8] - «*vinaigrette*» [VI, 6]. On trouve même cette phrase : «*Bas les mains devant la Corée*» [III, 7], cet échange entre Pnine et Victor : «*Vous comprenez le français? Bien? Assez bien? Un peu? - Très un peu.*» [IV, 8].

- Des mots italiens : «*gusto*» [I, 1 - «goût») - «*palazzo*» [II, 6 - «palais») - «*punchinello*» [III, 3 - «polichinelle») - «*autostrada*» [V, 1 - «autoroute»].

- Même des mots latins : «*quid pro quo*» [IV, 8] - «*scriptorium*» [III, 6] - «*solus rex*» [IV, 1 - terme du jeu d'échecs qui y est utilisé pour désigner la situation dans laquelle chacune des couleurs n'a plus que son roi.] - «*sursum*» [IV, 4] - «*terra incognita*» [II, 4].

Le même slogan soviétique qui signifie «La paix vainc la guerre» est donné en espagnol («*La paz vencera a la guerra*») et en allemand («*Der Friede besiegt den Krieg*») [III, 7].

Nabokov déploya de nombreux effets de style :

Il créa des expressions originales :

- «*aller ticonderoga-ticonderoga*» [III, 4] où, pour signifier «cahin-caha», est utilisé le nom (indien) d'un fort situé sur la rive du Lac Champlain ;
- «*être un homme bouleau-tilleul-saule-tremble-peuplier-chêne*», comme Pnine, et ne pouvoir, de ce fait, identifier un arbre qui se trouve près de sa maison, et qui n'est pas d'une de ces espèces ! [VI, 4].

Nabokov s'amusa à des jeux de mots :

- Absorbé par sa partie d'échecs, «*le docteur Pnine trempa une biscotte abstraite dans le trou de son thé*» [V, 5].
- Pnine, qui est alors qualifié de «*punster*» («personne qui fait des calembours»), suppose que Thomas Wynn pourrait être «*a bachelor of hearts*» (sous-entendu : un célibataire qui peut traîner les coeurs après lui), l'expression ayant une prononciation à peine différente de «*bachelor of arts*» («licencié en lettres») [VI, 5].
- Pnine offre à ses invités un «*cocktail*» mais comme c'est le «*flamingo*», il précise, «*spécialement pour les ornithologues*» [un de ses invités en est un] : «*flamingo tails*» [«queues de flamants roses»] ! [VI, 7].

Nabokov ménagea des effets sonores :

- Le nom du révolutionnaire Oumov «*rime avec "zoom off"*» [I, 2], ce qui laisse sous-entendre le désir d'une suppression.
- Un ami propose au héros : «*Ping-pong, Pnine?*» [III, 1].
- «*Clicking and clucking*» rend le tic-tac d'un réveille-matin [III, 7].
- Dans les taches d'encre du test de Rorschach, «*les enfants voient ou doivent voir toutes sortes de choses, seascapes, escapes, capes* [«panoramas marins, évasions, caps»], *les vers de l'imbécillité, troncs d'arbres névrotiques, couvre-chaussures érotiques, umbrellas and dumbbells* [«parapluies et haltères»] [IV, 3].
- La dernière occasion où Pnine vit Mira à Pétrograd fut marqué par «*the tears and the stars*» [V, 5 - «les larmes et les étoiles»].
- Le chef d'un département, passant en revue son personnel et ne voulant pas engager un nouveau professeur, déclare : «*Nous avons vraiment assez de ce "stuff"*» [«fourbi» au lieu de «staff», «personnel», mot qu'on lit bien ailleurs : «*We even have a Professor Pnin on our staff.*» [II, 3], «*it was fashionable to have at least one distinguished freak on the staff*» [IV, 5], «*on any given college staff*» [VI, 5].

Nabokov lança des traits d'une vive ironie ou d'un humour plaisant :

- Une étudiante de Pnine veut maîtriser l'alphabet russe, pensant qu'elle sera ainsi «*capable de lire "Anna Karamazov" dans le texte originel*» [I, 1 - on a relevé la fusion entre "Anna Karénine" de Tolstoï, et "Les frères Karamazov" de Dostoïevski !].
- Une autre commence sa dissertation par la formule passe-partout : «*Quand nous considérons le climat mental dans lequel nous vivons, nous ne pouvons que noter...*» [I, 1].
- Nabokov signale : «*Dans les heures sombres de la nuit, l'insomniaque voudrait avoir un troisième côté, après avoir essayé les deux qu'il a.*» [I,2].
- Le discours de présentation de Pnine par la dame de Cremona est amusant, du fait de son incohérence (l'annonce intempestive d'une conférence suivante, puis, plus loin, d'une autre, où elle s'étend alors inconsidérément sur la conférencière), de sa maladresse (elle annonce sa difficulté à prononcer le nom du conférencier, et, en effet, elle le massacre ! - elle commet d'énormes erreurs, faisant de son père «*le médecin de la famille de Dostoïevski*» [alors qu'il s'agit de celle de Tolstoï !], le faisant voyager lui-même «*des deux côtés du Rideau de fer*», tandis que la conférencière a «*des ancêtres qui ont combattu des deux côtés dans la guerre révolutionnaire*», la guerre d'indépendance !) [I, 3].
- Les professeurs et les étudiants de Waindell ont fait, entre deux sessions, «*une pause de ruminant*» [II, 1].
- Pour Laurence Clements, Blorengé, le chef du département de français, est «*une momie, un raseur, un des piliers de stuc de l'éducation.*» [II, 1].
- L'étudiante de Pnine, Betty Bliss, avait eu, «*avec un infirme qui était maintenant marié à son infirmière*», «*une relation plutôt tchékhovienne que dostoïevskienne*» [II, 4].
- Alors que Pnine est «*sur le point de trouver une simple solution de l'univers, il est interrompu par une requête urgente*» : celle que lui fait un écureuil ! [II, 6].
- Pnine considère que son radiateur, dont le bruit, qui l'inquiète et qu'il compare à des langues étrangères, est soudain passé au «*canadien français*» [III, 1 - en effet, il est bien connu qu'il est incompréhensible !].
- À un proverbe russe («*Il veut grimper le long du sapin, mais craint d'égratigner ses tibias*») en succède un prétendument états-unien («*Celui qui vit dans une maison de verre ne doit pas essayer de tuer deux oiseaux avec une pierre*») qui est, en fait, la réunion de deux différents proverbes : d'une part, «*Ceux qui vivent dans des maisons de verre ne doivent pas jeter de pierres*» [«On ne doit pas critiquer les autres pour des défauts qu'on a soi-même»], et, d'autre part, «*On ne doit pas essayer de tuer deux oiseaux avec une pierre*» [«Il ne faut pas suivre deux lièvres à la fois», ne pas se donner deux buts différents] [III, 6].

- Dans une petite annonce d'un journal d'émigrés russes, «*un entrepreneur de pompes funèbres quelque peu gogolien vantait ses corbillards de luxe qui pouvaient servir aussi pour les pique-niques*». [III, 6].
- Pnine ayant perdu ses notes au sein d'un énorme volume de la bibliothèque, un employé le retourne, et en tombent : «*un peigne de poche, une carte de Noël, les notes et la gaze spectrale d'un mouchoir de papier qui descend, avec une infinie indolence aux pieds de Pnine*» [III, 6].
- Regardant un court métrage, il se demande s'il voit un «*incomparable comédien dansant dans le soleil avec un chapelet de nymphes, près d'un cactus qui attend, ou un homme préhistorique [...] ou un Mack Swain [un acteur dans les films de Chaplin] à la forte carrure, dans un night-club trépidant*.» [III, 7].
- Dans des films soviétiques qui «*sont censés de ne pas contenir un brin de propagande*», «*des bannières portent des bribes de vieilles ballades russes telles que "Ruki proch ot Korei" "Bas les mains devant la Corée" "La paz vencera a la guerra" "Der Friede besiegt den Krief" .*» [III, 7]
- Est donné un conseil en matière de peinture : «*Les mauvais rouges doivent être évités ; même s'ils ont été soigneusement fabriqués, ils sont tout de même mauvais*», qui devient «*un aphorisme politique*» [IV, 5].
- L'école primaire privée et huppée de St Bartholomew, qui est située près de Boston, «*au bord de l'Atlantique*» [IV, 1], est typique des établissements scolaires de la Nouvelle-Angleterre, étant couverte d'un «*lierre qui ondule dans le vent comme le dos d'un cheval*», ayant un emblème ridicule («*une arme héraldique qui ressemble à une carotte pointant vers le haut*»), une devise latine célébrant la légende de saint Barthélémy [IV, 4].
- Alors que Pnine lui demande le roman de Jack London, "*Martin Eden*", un libraire croit qu'il s'agit de «*l'homme d'État britannique*», Anthony Eden ! [IV, 6].
- Dans les soirées, aux États-Unis, on a «*pour commencer, un iceberg dans une goutte de whisky, et, pour finir, un flot de whisky sans un peu d'eau du robinet*.» [IV, 8].
- «*Deux vieilles femmes grumeleuses dans des imperméables à demi transparents*» sont «*comme des pommes de terre sous cellophane*» [IV, 8].
- Le «*self-made man*» et philanthrope Kukolnikov «*avait été, sous le dernier tsar, emprisonné deux fois dans une assez confortable forteresse pour avoir donné de l'aide financière à des groupes de sociaux-révolutionnaires (terroristes, principalement), et, sous Lénine, avait été condamné à mort en tant qu'"espion impérialiste" après presque une semaine de tortures médiévales dans une prison soviétique*.» [V, 2].
- Chez Al Cook, s'opposent deux professeurs, l'un enseignant l'Histoire de la philosophie (et pour qui «*la réalité, c'est la durée*»), l'autre la philosophie de l'Histoire (et pour qui «*une bulle de savon est aussi réelle qu'une dent de fossile*») [V, 2].
- Pnine déclare que «*chaque fois qu'on lui fait une radio, les médecins essaient en vain d'élucider ce qu'ils appellent "une ombre derrière le coeur"*», et Chateau remarque alors que ce serait «*un bon titre pour un mauvais roman*» [V, 4].
- Pnine ne croit pas en Dieu mais plutôt «*en une démocratie de fantômes, où les âmes des morts, peut-être, formaient des comités qui, dans une session sans fin, présidaient aux destinées des vivants*.» [V, 5].
- Le président de l'université désigne la Russie comme «*le pays de Tolstoï, Stanislavski, Raskolnikov et d'autres grands et bons hommes*» [V, 5]. Or le nom de Raskolnikov est tout à fait inadéquat puisqu'il est celui du criminel qui est le héros de "*Crime et châtiment*", roman de Dostoïevski, écrivain que d'ailleurs Nabokov détestait !
- Le «*tub*» dont dispose Pnine dans sa maison a été «*fait pour des nains par une nation de géants et, pour se remplir, prend un temps aussi long que les réservoirs et les bassins dans les livres d'arithmétique des écoles russes*.» [VI, 4].
- Nabokov se dit : «*Comme un homme peut être silencieux s'il évite strictement tout commentaire sur le temps qu'il fait !*» [VI, 4].
- Dans une école de langues, on aurait enseigné, pendant la guerre (en profitant de la naïveté d'États-uniens soucieux de s'ouvrir au monde?), le «*léthéen*» et le «*fenugrec*» [VI, 5] !
- La plupart des gens qui ont l'habitude de se rencontrer «*échangent des aboiements courtois*» [VI, 5].

- Pnine, invitant Wynn à venir chez lui «*ce soir*», lui indique : «*Half past eight*» [«*Huit heures trente*»], et croit devoir préciser : «*postmeridian*» [«*du soir*»] [VI, 5].
- Alors que le narrateur raconte comment le dr Pnine lui enleva un grain de charbon qui était entré dans son oeil, il se demande où ce «*grain de charbon*» se trouve maintenant, et commente : «*Le fait insignifiant et idiot, c'est qu'il existe quelque part.*» [VII, 1].
- Pnine, qui se plaint de n'être depuis neuf ans qu'un professeur adjoint, qui s'amuse à prévoir qu'il va devenir «*adjoint émérite*» [alors que cette distinction ne s'accorde évidemment qu'aux professeurs en titre !], voudrait devenir titulaire au moins en 1961, c'est-à-dire pour «*le centième anniversaire de la libération des serfs*», qui eut lieu en Russie le 3 mars 1861 ! [VI, 12].

Son humour décalé fait de ce livre un chef-d'oeuvre comique.

Nabokov se plut à des accumulations :

- «*Pnine avait cédé à la satisfaction d'un spécial et insatiable désir pninien. C'était un souci pninien. Aux articles qui étaient indispensables pour un pninien séjour d'une nuit dans une ville étrangère*» [I, 1] s'ajoutait le texte de la conférence à prononcer à Cremona !
- Pnine, malade dans son enfance, s'était trouvé dans un lit «*près duquel un paravent de bois poli divisé en quatre sections, où des dessins pyrogravés représentaient une piste cavalière feutrée de feuilles mortes, un étang plein de nénuphars, un vieil homme juché sur un banc, et un écureuil tenant un objet rougeâtre dans ses pattes de devant*» [I, 2]).
- Est évoquée «*une ville ancienne, où l'eau est si précieuse, avec la tristesse des ânes, et des tapis à vendre, et des minarets, et des étrangers et des melons, et les vibrants échos matinaux.*» [II, 1].
- De jeunes poètes russes émigrés «*chantaient de nostalgiques élégies dédiées à un pays qui n'était guère plus qu'un triste jouet stylisé, une babiole trouvée au grenier, un globe de cristal qu'on secoue pour déclencher à l'intérieur une douce et lumineuse tempête de neige tombant sur un minuscule sapin et une isba de papier mâché*» [II, 5].
- Les Komarov sont à la fois «*réactionnaires et soviétophiles*» car, pour eux, «*une Russie idéale comprendrait l'Armée rouge, un monarque oint, les fermes collectives, l'anthroposophie [un courant de spiritualité], l'Église russe et les barrages hydro-électriques.*» [III, 5].
- Dans un des films que voit Pnine à l'université, est montré un numéro de clown, mais il n'est pas séduit par «*cette canne, ce chapeau melon, ce visage blanc, ces sourcils noirs et arqués, ces narines frémissantes*» [III, 7].
- Les films soviétiques lui présentent cette succession d'images : «*De belles filles ébouriffées marchent dans un mémorial Festival du printemps en portant des bannières [...] Une ambulance volante traverse une chaîne de montagnes enneigées au Tadjikistan. Des acteurs kirghizes visitent un sanatorium pour mineurs du charbon entouré de palmiers, et y donnent un spectacle spontané. Dans un alpage quelque part dans la légendaire Ossétie, un gardien de troupeau, sur sa radio portative, rapporte au ministère de l'agriculture de la république locale la naissance d'un agneau. Le métro de Moscou resplendit avec ses colonnes et ses statues, et six prétendus voyageurs sont assis sur trois bancs de marbre. Une famille d'ouvriers d'usine passe une tranquille soirée à la maison, tous sur leur trente-et-un, dans un petit salon étouffé par les plantes ornementales, sous un grand abat-jour de soie. Huit mille amateurs de football regardent un match entre les clubs Torpedo et Dynamo. À l'usine d'équipement électrique de Moscou, huit mille citoyens nomment unanimement Staline candidat à l'élection de Staline dans le district de Moscou. Dans le dernier modèle de la voiture Zim, la famille d'ouvriers d'usine part avec quelques autres personnes pour un pique-nique à la campagne.*» [III, 7].
- Pnine se souvient d'un thé de son enfance où, à côté «*des verres de thé dans leurs supports en argent*», on trouvait «*le lait caillé et le petit-lait avec du pain noir, des fraises de jardin et d'autres espèces cultivées (fraises hautbois ou fraises vertes), et les confitures d'un jaune rayonnant, et les différents biscuits, gaufrettes, bretzels, biscottes.*» [V, 5].
- Une soirée, à Paris, chez un émigré russe «*social révolutionnaire*», réunissait «*des terroristes à l'ancienne mode, des religieuses héroïques, des hédonistes doués, des libéraux, de jeunes poètes aventureux, de vieux romanciers et artistes, des éditeurs et des journalistes, des philosophes libres-penseurs et des universitaires qui étaient une sorte de spéciale chevalerie, le noyau agissant et*

significatif d'une société d'exilés dont l'épanouissement allait, durant le tiers d'un siècle, rester pratiquement inconnu des intellectuels états-uniens, pour lesquels, du fait d'une habile propagande communiste, les émigrés russes ne pouvaient être qu'une vague et parfaitement fictive masse de ce qu'on appelle des trotskistes (quels qu'ils soient), des réactionnaires ruinés, des hommes de la Tchéka [le nom qu'eut la police politique soviétique de 1917 à 1922] réformés ou masqués, des dames titrées, des prêtres professionnels, des restaurateurs et des groupes de l'Armée blanche, aucun n'ayant d'importance culturelle.» [VII, 4].

- Dans les étages supérieurs de la maison d'Al Cook, on trouve, «*parmi des meubles disparates, une charmante commode en bois de citronnier, un romantique sofa en bois de rose, mais aussi toutes sortes d'articles encombrants et minables, des chaises brisées, de poussiéreuses tables aux dessus de marbre, de moroses étagères [en français] avec en arrière des morceaux de verre paraissant sombres et aussi lugubres que des yeux de vieux singes*» [V, 4].

- Mira prenait des photos : «*animaux familiers, fleurs, une clairière en avril avec des ombres de bouleaux sur une neige de sucre mouillé, des soldats prenant la pose sur le toit d'un wagon de marchandises, un horizon au coucher du soleil, une main tenant un livre.*» [V, 5].

- Jack Cockerell imite «*Pnine enseignant, Pnine mangeant, Pnine lorgnant une étudiante, Pnine racontant l'épopée du ventilateur électrique qu'il avait imprudemment placé sur une tablette de verre juste au-dessus du tub dans lequel faillit le faire tomber sa propre vibration ; Pnine essayant de convaincre le professeur Wynn, l'ornithologue qui le connaissait à peine, qu'ils étaient de vieux copains, Tim et Tom - Wynn sautant à la conclusion qu'il avait affaire à quelqu'un qui imitait le professeur Pnine.*» Il évoque encore «*la gestuelle de Pnine*», «*l'anglais sauvage de Pnine*», «*le silence de Pnine*», «*Pnine dans les rayons*» [de la bibliothèque], «*Pnine sur le lac du campus*», «*Pnine critiquant les différentes chambres qu'il a successivement louées*», «*Pnine racontant comment il apprit à conduire une voiture, comment il se débrouilla avec sa première crevaillon alors qu'il revenait de la ferme avicole de quelque conseiller privé du tsar*». [VII, 6].

Nabokov ne craignit pas les hyperboles :

- Si les élèves de Pnine avaient pu comprendre la subtilité de ses allusions, «*le soulèvement [de leur hilarité] serait devenu un véritable tremblement de terre.*» [I, 1].

- La jeunesse de Pnine aurait été «*un brillant cosmos qui semblait l'avoir été d'autant plus qu'il avait été aboli par une bourrasque de l'Histoire.*» [I, 1].

- «*Quand il croisait ses jambes, il laissait voir soigneusement, délibérément, effrontément, une énorme étendue de peau nue*» [I, 1].

- «*Son cardiogramme dessine de formidables chaînes de montagnes*» [I, 2].

- Il est de ces hypocondriaques qui considèrent «*leur coeur [...] comme s'il était quelque monstre fort, visqueux, intouchable, par lequel, hélas, on doit être parasité*» [I, 2].

- L'arrachage de ses dents est un «*supplice*» [II, 4].

- Après quelques jours, il apprécie le dentier : «*C'était une révélation, c'était un lever de soleil, c'était une ferme bouchée d'albâtre de ces États-Unis efficaces, humains.*» [II, 4].

- Pnine, venant demander aux Clements de pouvoir recevoir une femme, «*tomba presque à leurs pieds comme un suppliant dans quelque ancienne cité pleine d'injustice.*» [II, 4].

- Le voyage vers les États-Unis lui parut avoir une «*teinte de conte de fée*» [II, 5].

- Liza estime qu'il n'a que de «*microscopiques besoins*» [II, 6].

- L'arrivée d'Isabelle est «*une fièvre*», «*une infection*» [III, 7].

- Pnine, lui faisant sa cour, a offert à Liza «*tout ce qu'il a, jusqu'à la dernière goutte de son sang, jusqu'à la dernière larme.*» [VII, 3].

- Dans sa recherche, il devient «*un maniaque heureux, drogué aux notes de bas de pages, qui déränge les poux de livre dans un volume ennuyeux, épais d'un pied, pour y trouver une référence à un autre volume encore plus ennuyeux*» [VI, 4].

Nabokov recourut à des comparaisons :

- La voix de Pnine «*semblait gravir une de ces interminables volées d'escaliers empruntées par les gens qui craignent les ascenseurs.*» [I, 1].

- «*La science linguistique moderne*» est une «*ascétique fraternité de phonèmes*», un «*temple*» aux «*hautes salles*» [I, 1].
 - Elle enseigne une «*méthode qui, comme une chute d'eau sautant de rocher en rocher, cesse d'être un moyen de navigation rationnelle.*» [I, 1].
 - Nabokov considère que «*le crâne est un casque d'astronaute.*» (I, 2).
 - Lorsque Pnine enfant est ausculté par un pédiatre, «*une course a lieu entre la grosse montre dorée du médecin et le pouls de Timothée (un facile gagnant)*» [I, 2].
 - L'oreille du médecin est «*comme la plate sole de quelque monopode*» [I, 2].
 - La machine à laver, dans laquelle tourne «*une paire de souliers de toile à semelles de caoutchouc, tachés d'argile et de chlorophylle*», produit «*un terrible son arythmique, comme celui d'une armée marchant sur un pont*» [II, 4].
 - Pour l'auteur, entre deux intellectuels, «*une allusion tacitement reconnue à mi-distance d'une idée*» est comme «*une voile aventureuse discernée à l'horizon*» [II, 4].
 - Les clés oubliées par Pnine à la serrure de la maison sont «*un morceau de ses plus tendres viscères*» [II, 7].
 - À la bibliothèque, Pnine, gardant le livre qu'on lui réclamait, se tient «*les mains sur lui, comme une ancestrale image d'un magistrat*» [III, 6].
 - À St Bart, «*le lierre ondule dans le vent comme le dos d'un cheval*» [IV, 4].
 - L'automobiliste qu'est Pnine, qui trouve difficilement son chemin, est comme la fourmi «*qui a ses propres ennuis, ayant, après des heures d'inepte persévérance, quelque peu atteint la plateforme supérieure [...] et qui continue, bien qu'inquiète et déçue, à peu près de la même façon que la voiture miniature progressant en-dessous*» ; puis elle «*a trouvé une poutre verticale conduisant au toit de la tour, et commence à la gravir avec un entrain renouvelé*», tandis que Pnine, «*au sommet du désespoir, se trouve lui-même sur une route asphaltée où un panneau rouillé mais encore brillant indique aux voyageurs "Vers Les pins"*» [V, 1].
 - «*Le serrement de la tendresse*» [que ressent Pnine au souvenir de Mira] est comme «*le vibrant contour de vers que vous savez les savoir mais que vous ne pouvez pas vous rappeler.*» [V, 5].
 - La recherche que mène Pnine est «*entrée dans la phase plaisante où la poursuite prend le pas sur le but, et où un nouvel organisme est formé qui est le parasite d'un fruit mûrissant.*» [VI, 4].
 - Le casse-noisette est une «*chose qui n'a que des jambes*», qui échappe des mains de Pnine, et tombe «*comme un homme d'un toit*» [VI, 13].
- et à des métaphores :
- Pour Hagen, cherchant à défendre Pnine, il est «*un délicat article d'importation qui mérite d'être payé par la trésorerie nationale.*» [I, 1].
 - La révolution russe a été «*une bourrasque de l'Histoire.*» [I, 1].
 - Pnine, enfant malade enfermé dans un bandage, est un «*pauvre petit cocon de chrysalide*» [I, 2].
 - Liza avait été une «*sirène limpide*» [II, 5].
 - Pour lui, comme pour les autres poètes russes en exil, le pays «*n'était guère plus qu'un triste jouet stylisé, un colifichet trouvé au grenier, un globe de cristal que vous remuez pour produire à l'intérieur une douce et lumineuse tempête de neige tombant sur un minuscule sapin et une isba de papier mâché*» [II, 5].
 - Dans la «*troupe*» des organes de la phonation, la langue est le «*punchinello*» [III, 3].
 - Si le russe de Pnine était «*de la musique*», son anglais était un «*meurtre*» [III, 3].
 - Il fait face à «*une curieuse association verbale*» qu'il ne peut pas «*saisir par sa queue de sirène*» [III, 6].
 - Pour lui, sa liste d'invités «*a du corps mais manque de bouquet*» [VI, 4], métaphore oenologique !
 - Hagen se plaint d'un collègue qui tend à le supplanter : «*J'ai nourri ce Falternfels, ce dragon, dans mon sein.*» [VI, 12].
 - Hagen, après avoir révélé à Pnine son triste sort, pense avoir «*sucré la pilule*» [VI, 12].

Nabokov alla jusqu'à des personnifications :

- Pnine se demande si «*l'automate répugnant qu'il abritait n'avait pas développé une conscience à lui, et n'était pas simplement vivant, lui causant douleur et panique*» [I, 2].

- «L'avalanche qui s'arrête dans son couloir à quelques pieds au-dessus du village tremblant se conduit d'une façon qui est non seulement pas naturelle mais immorale.» [I, 3].
- Dans son rêve où vient se mêler une réalité, Pnine voit «une statue qui fait un extravagant tapage sur une roue de bronze brisée» [III, 7], cette statue pouvant d'ailleurs être un amalgame entre celle du premier président de l'université qui y est figé avec sa bicyclette de bronze, et celle de Pierre le Grand évoquée par Pouchkine dans son poème "Le cavalier de bronze".
- Pnine «entend une valise qui, sur une jambe mais vivement, monte lourdement les escaliers, et une paire de jeunes pieds trébuchant sur des marches qui leur étaient familières» [III, 7].
- Le cadeau qu'on fait «surgit comme un être vivant quand il est apprécié par un nouveau venu auquel la vraie gloire de l'objet était inconnue.» [VI, 6].

Nabokov développa de précises et saisissantes descriptions où il prouva son sens étonnant des perceptions visuelles, cette «*mémoire de type photographique*» qu'il prêta à son personnage de "La méprise" :

- Celle des objets placés dans la machine à laver et qui connaissent «l'incessante cabriole de dauphins» [II, 4].
- Celles de papillons, qui n'étonnent pas puisque Nabokov fut passionné par les lépidoptères :
 - «Une vingtaine de petits papillons, tous de la même sorte, se tenaient sur un plaque de sable humide, leurs ailes dressées et fermées, montrant leurs pâles dessous, avec de sombres points et de petites ocelles de paon frangées d'orange le long des bords des ailes postérieures» ; et, alors qu'ils sont dérangés, «se révèle la céleste nuance de leur surface supérieure» tandis qu'«ils volètent aux alentours comme de bleus flocons de neige avant de se poser à nouveau». [V, 4].
 - «Par des après-midi sereines, d'énormes papillons Monarques d'un brun d'ambre frappent l'asphalte et la pelouse alors qu'ils glissent doucement vers le Sud, leurs pattes noires pas tout à fait rétractées pendant bas sous leurs corps marqués de petits pois.» [VI, 1].
 - Le narrateur observe une «exceptionnellement rare aberration du paphia fritillaire, dans laquelle les bandes argentées ornant la surface inférieure de ses ailes arrière ont fondu en une expansion plate d'éclat métallique» [VII, 2].
- Celle d'oiseaux : «Un vol de pigeons circulairement elliptique, monta en étant gris, battit des ailes en devenant blanc, redevint gris à nouveau, tournoya à travers le ciel limpide, pâle.» [III, 6].
- Celle d'une maladie de l'enfance, texte dont Nabokov a fait un véritable exercice de style. En effet, alors que «la fièvre bourdonnait dans sa tête», «aussitôt que le docteur fut parti, la mère de Timothée et une robuste domestique, avec des épingles de sûreté entre les dents, enchâssèrent le pauvre petit patient dans un bandage qui était comme une camisole de force. Elle se composait d'une couche de linge mouillé, d'une couche plus épaisse de coton hydrophile, et d'une autre d'une flanelle rêche, avec une diabolique toile huilée collante - couleur fièvre et urine - cette dernière venant s'intercaler entre le moite lin serré contre la peau et le coton grinçant atrocement, autour duquel la couche extérieure de flanelle était enroulée. Ce pauvre petit cocon de chrysalide, Timocha (Tim) reposait sous un amas supplémentaire de couvertures ; elles n'étaient d'aucun secours contre le frisson qui se propageait insidieusement le long de ses côtes, de chaque côté de sa colonne vertébrale glacée. Ses yeux piquaient tellement qu'il ne pouvait pas les fermer. Sa vue n'était qu'une douleur ovale avec des élancements de lumière oblique, les formes familières donnant naissance à d'horribles hallucinations.» [I, 2]
- Celle de l'arrivée à New York : «Quand la grande statue s'éleva de la brume du matin, prête à être allumée par le soleil, de pâles bâtiments ensorcelés se tenaient là, comme ces mystérieux rectangles de hauteurs inégales qu'on voit dans les graphiques représentant des comparaisons de pourcentages (ressources naturelles, fréquence des mirages dans des déserts différents)» [II, 5].

- Celles de paysages :

- En Russie :

- «*Dans le voile de la lumière du soleil, lumière du soleil projetée en de vaporeux rayons entre les blancs troncs des bouleaux, trempant le feuillage qui pend, tremblant en petits yeux sur l'écorce, tombant en gouttes sur les longues herbes, brillant et fumant parmi les fantômes des putiers racémeux dans leur floraison estompée - une forêt russe enveloppait le promeneur. Elle était traversée par une vieille route aux deux moelleuses ornières et aux traînées continues de champignons et de marguerites.*» [III, 7].

- «*C'était un de ces matins rudes, venteux et lumineux de Saint-Petersbourg, où le dernier morceau transparent de la glace du lac Ladoga a été conduit au golfe par la Neva, dont les vagues indigo se lèvent et lapent le granit de la digue, tandis que les remorqueurs et les énormes péniches amarrés au quai, grincent et raclent rythmiquement, et que les yachts d'acajou et de cuivre qui sont à l'ancre brillent dans le soleil espiègle.*» [VII, 1]

- En Nouvelle-Angleterre :

- La localité de Whitchurch apparaît d'abord comme «*une chaude, torpide étendue de ciment et de soleil au-delà des solides géométriques aux différentes ombres bien délimitées.*» Mais il s'y trouve «*un parc humide, d'un vert violacé, du type soigné et funèbre, avec une insistance sur les sombres rhododendrons, les lauriers luisants, les ombres d'arbres éparpillées et les pelouses soigneusement tondues*» [I, 2].

- Le campus de Waindell est vu ainsi : «*Sur le gazon, l'ombre d'un vert olive du tronc d'un arbre devint un moment d'un gris bleu, tandis que l'arbre lui-même, avec un vif bruit de grattement, montait, nu, dans le ciel, que les pigeons balayèrent pour une troisième et dernière fois. [...] Il commençait à faire très noir sur le triste campus. Sur les collines lointaines et plus tristes encore pesait, sous un banc de nuages, une profondeur de ciel couleur écaille de tortue. Les lumières de Waindellville à vous fendre le cœur, palpitantes dans un repli de ces collines ombrageuses, revêtaient leur magie coutumière, bien qu'en réalité, comme Pnine le savait bien, quand on y arrivait, cela se réduisait à une rangée de maisons de brique, un poste d'essence, une patinoire, un super-marché.*» [III, 6].

- Dans la ville de Waindell, par un matin d'hiver, «*l'air était piquant, le ciel clair et poli. On pouvait voir, vers le sud, la route vide qui gravissait une colline d'un gris-bleu parmi les plaques de neige. Un grand peuplier effeuillé, aussi brun qu'un balai, s'élevait sur la droite, et sa longue ombre du matin allant jusqu'à l'autre côté de la rue touchait là une maison à créneaux, de couleur crème.*» Plus loin, «*la route brillante se réduisait à un étroit fil d'or dans la douce brume qui, côte après côte, embellissait des lointains où il n'était pas possible de dire quel miracle pourrait se produire.*» [VII, 7].

- Des professeurs de l'université vont à la pêche «*sur un lac austère, balayé par le vent, à la fin d'une route de gravier bordée d'épilobes, à soixante-dix milles au nord de Waindell, dans cette sorte de sinistre campagne de broussailles, de chênes et de pins nains, qui, en matière de nature, est l'équivalent d'un taudis.*» [VI, 2].

- Celle du «*château*» d'Al Cook qui est le symbole de cette macédoine des cultures qu'est la nation états-unienne : «*C'était une construction laide et surchargée d'ornements de style bâtard, à hérisséments gothiques sur des réminiscences françaises et florentines [...]. Le pointu de ces pignons, pas plus que l'allure joyeuse et comme prise de vin que le château gardait d'avoir été composé de plusieurs villas du Nord plus petites, jetées ensemble à la hâte n'importe comment, avec morceaux de toiture ne faisant pas corps avec le reste, combles manquant de conviction, corniches et voussoirs rustiques, et autres saillies se projetant de tous côtés, n'avaient attiré les touristes que brièvement.*» [V, 4]

- Celle du rêve de son évasion de la Russie où Pnine «*se voit étonnamment déguisé, fuyant d'un chimérique palais à travers de grandes mares d'encre, sous une lune barrée de nuages, et, ensuite, traversant à pas mesurés un rivage désolé, avec son ami Ilya Isidorovich Polyanski, alors qu'ils attendaient une mystérieuse délivrance apportée par un bateau pantelant venu d'au-delà de la mer sans espoir.*» [IV, 9].

- Celle d'une impression que le narrateur a à son réveil : *«À travers la parodie d'un store de fenêtre, quelque lumière venant de la rue atteignit le miroir, et, m'éblouissant, me fit croire que je faisais face à un peloton d'exécution.»* [VII, 7].
- Celles de périodes de l'histoire littéraire : *«La poésie du XVIIIe siècle [est] un riche pâturage, avec le filet d'un ruisseau et un bouquet d'arbres gravé d'initiales»*. Au siècle précédent, *«les agneaux étaient plus blancs, le gazon plus douillet, le ruisseau plus pur»*. Le début du XIXe siècle présentait *«ses vallons voilés, ses mers brumeuses, et ses raisins importés»* [VI, 7].
- Celles de personnages :
 - Le contrôleur du train, *«une personne à la tête grise, aux lunettes d'acier placées plutôt bas sur son nez simple et fonctionnel, au pouce portant un morceau sale de ruban adhésif.»* [I, 1].
 - La dame de Cremona : *«Une blonde sans âge, vêtue de rayonne bleu ciel, aux grandes joues plates, maquillées d'un beau rose bonbon, aux deux yeux brillants baignant dans un bleu lunaire derrière un pince-nez [en français] sans bord»* [I, 3].
 - La mère de Pnine, *«une frêle et nerveuse petite personne à la taille de guêpe et aux cheveux courts.»* [I, 2].
 - Le père de Pnine, qui, par *«la douceur de ses traits, le volume de son corps, la maigreur de ses jambes, la forme simiesque de ses oreilles et de sa lèvre supérieure, ressemblait beaucoup à Timothée tel qu'il allait être trois ou quatre décennies plus tard, tout en ayant cependant une frange de cheveux couleur de paille qui atténuait une calvitie de cire ; il portait un pince-nez [en français] bordé de noir sur un ruban noir comme feu le dr Tchekhov ; il parlait avec un doux bégaiement, très différent de la voix qu'avait sur le tard son fils.»* [VII, 1].
 - Le pédiatre Belochkine, *«un petit homme aux sourcils broussailleux, à la barbe courte et aux cheveux coupés ras.»* [I, 2].
 - Mira qui sourit à Pnine *«sous ses sourcils sombres, avec sa timide espièglerie et ses pommettes saillantes, et ses yeux étirés, et la minceur de ses bras et chevilles.»* [V, 5]. Elle est *«la bien-aimée décédée»* qu'il croit voir dans l'auditoire de Cremona, *«souriant timidement, sa tête noire et apprêtée inclinée, son gentil regard brun brillant sous des sourcils de velours»* [I, 3].
 - Liza, qui, dans les années trente, à Paris, parut, au narrateur, *«une jeune fille frappante, avec son tricot de soie noir, son bandeau doré autour de ses cheveux bruns»* ; qui, *«le coude droit posé sur sa paume gauche, sa main droite tenant sa cigarette entre un doigt et le pouce comme une gitane l'aurait fait, soufflait sa fumée vers le haut, ses yeux bleus à demi fermés à cause de la fumée.»* [VII, 3].
 - Lake, le professeur d'art, *«un homme terriblement obèse, aux sourcils broussailleux et aux mains poilues, avec une attitude de sombre embarras en présence de gars athlétiques et aux joues roses»* [IV, 5].
 - Thomas Wynn, le chef du département d'ornithologie, est *«un vieil homme à lunettes, dégingandé, avec des mèches de cheveux gris-acier tombant doctement sur le côté droit d'un front petit mais ridé, et avec deux profonds sillons descendant de chaque côté de son nez aigu jusqu'aux coins de sa longue lèvre supérieure»* [VI, 5].
 - Laurence Clements montre *«une ressemblance frappante, quelque peu en jeune [ces deux mots en français] avec le bon Canon van der Paele aux amples bajoues, au nimbe duveteux, qui est saisi par un accès d'abstraction en présence de la Vierge embarrassée, vers laquelle un chevalier équipé comme saint Georges dirige son attention. Tout était là - la tempe noueuse, le regard triste, méditatif, les plis et les sillons de la chair du visage, les lèvres minces, et même la verrue sur la joue gauche.»* [VI, 7]. C'est la description exacte d'une partie du tableau de Jan van Eyck, "La Vierge et l'enfant avec Canon van der Paele".
 - Joan Clements qui, *«quand elle était un peu éméchée comme elle l'était alors, avait une charmante façon de faire rapidement cligner ou même de complètement fermer ses yeux bleus bordés de noir, et d'interrompre ses phrases, pour ponctuer une proposition ou se donner un nouvel élan, par de profonds halètements bafouillants : "Mais ne pensez-vous pas - hem - que ce qu'il essaie*

de faire - hem - pratiquement dans tous ses romans - hem - est - hem - d'exprimer la fantastique récurrence de certaines situations?» [VI, 9 - en fait, ce «hem» s'entend chez tous les anglophones, éméchés ou pas !].

- Mme Thayer qui est «une dame d'une quarantaine d'années très comme il faut, séduisante avec son visage rose, ses dents de perle et sa chevelure aux ondulations dorées.» [VI, 7].

- Son mari, Roy, qui est «une figure banale» car «si vous dessiniez une paire de vieux mocassins bruns, deux empiècements beiges aux coudes, une pipe noire et deux yeux gonflés sous de lourds sourcils, le reste était facile à compléter.» [VI, 7]

- Constantin Ivanovitch Chateau se caractérise par «sa voix douce, le courtois grassement saint-pétersbourgeois de ses "r", ses gentils et mélancoliques yeux de caribou, le bouc auburn qu'avec un tic nerveux il tripotait constamment de ses longs doigts fragiles.» [V, 4]

- Pnine :

- Alors qu'il était un garçon de treize ans, il «avait les cheveux en brosse, un visage pâle et bouffi, des oreilles rouges» ; «imperceptiblement, il faisait échapper son épaule à la fière main paternelle» tandis que «la voix paternelle» indiquait les bonnes notes qu'il obtenait [VII, 1].

- Adulte, on le découvre ainsi : «Le voyageur âgé assis au coin fenêtre gauche à côté d'une place vide et en face de deux sièges inoccupés de ce wagon à la marche inexorable n'était autre que le professeur Timothée Pnine. Idéalement chauve, bronzé par le soleil et rasé de près, il commençait de façon plutôt impressionnante par ce vaste dôme brun, ces grosses lunettes à monture d'écaille (masquant l'infantilisme de son absence de sourcils), cette lèvre supérieure simiesque, ce cou massif et ce torse d'athlète à l'étroit sous la veste de tweed ; mais il se terminait de façon tant soit peu décevante par une paire de jambes maigres (à présent recouvertes de flanelle grise et croisées) et des pieds d'un aspect fragile et quasi féminin.» [I, 1].

- C'est avec une exagération du grotesque que, alors qu'il est en proie à l'émotion, «non seulement ses dents affreuses mais un étonnant morceau de la chair rose de sa gencive supérieure soudainement surgissent, comme si un diable à ressort avait été lâché, et que sa main vole à sa bouche , tandis que ses grosses épaules tremblent et roulent.» [I, 1].

- Sont décrites avec précision les sensations que lui donne sa bouche avant et après qu'il ait été doté de son dentier : «Sa langue, ce gros phoque lisse, avait fait plouf et avait glissé avec tant de plaisir parmi les rochers familiers, vérifiant les contours de son empire menacé, mais encore solide, plongé de crique en grotte, grimpé cette arête, scruté cette anfractuosité, attrapant au passage une bribe d'algue marine délectable dans cette même vieille brèche, naguère ; à présent, les repères avaient disparu, il restait une vaste plaine sombre, une terra incognita de muqueuse, que la crainte et le dégoût interdisaient d'explorer. Et quand le râtelier fut posé, ce fut comme si l'on avait serti dans un pauvre crâne fossile les mâchoires ricanantes d'un parfait étranger.» [II, 4].

- Alors que, tout à fait vaincu et croyant même avoir cassé la magnifique coupe que lui a offerte Victor, il est à la fois triste et comique : «Il se tint un moment à regarder l'obscurité au-delà du seuil de la porte arrière qui était ouverte. Un tranquille petit insecte vert aux ailes de dentelle tournait dans la lueur d'une forte ampoule nue au-dessus de sa tête chauve et brillante. Il paraissait très vieux, avec sa bouche édentée à demi ouverte, un voile de larmes ternissant ses yeux vides et fixes.» [VI, 13].

Se manifestent encore aussi bien :

- une grande finesse poétique : «C'était une belle nuit d'automne, velours en bas, acier au-dessus.» [VI, 11] ;

- un haut degré d'émotion dans l'évocation du destin de Mira : «Elle a été conduite dans un wagon à bestiaux dans un camp d'extermination et tuée par une injection de phénol dans le coeur, dans ce gentil coeur qu'on avait entendu battre sous ses lèvres dans la pénombre du passé.» [V, 5]

Dans "Pnine", roman moins orné et contourné que ses autres oeuvres, Nabokov nous offrit cependant tout un festival d'une écriture où il mêla l'inélégante spontanéité de Pnine et la délicieuse sophistication du narrateur.

Intérêt documentaire

"Pnine" présente, de façons plus ou moins développées, différents tableaux historiques, sociaux, culturels :

On a des aperçus sur :

- La Russie d'autrefois, celle qui était dominée par «*un monarque oint*», le tsar ; où Napoléon avait été vaincu [I, 3] du fait du «*Grand incendie de Moscou*» en 1812 [I, 2] ; où «*la libération des serfs*» n'avait eu lieu que le 3 mars 1861 ; où :

- les riches familles bourgeoises de Saint-Pétersbourg ont des maisons de campagne au bord de la Baltique [V, 1 - V, 4 - V, 5 -] ;

- dans la salle d'attente du dr Pnine, un officier pouvait avoir une conversation avec une dame en français [VII, 1] ;

- Timothée avait une gouvernante française, ce qui fait qu'à l'étonnement du chef du département de français de "Waindell College", il pouvait non seulement parler le français mais le lire ! [VI, 3].

- Puis, élève de l'école classique, il en porta l'uniforme («*blouse noire, pantalon noir, ceinture noire brillante*») tandis que le narrateur se trouvait dans «*une école plus libérale où on portait ce qu'on voulait*» [VII, 1]. Timothée aurait obtenu, à «*l'examen d'algèbre*», la note de «*Cinq Plus*» [VII, 1], ce qui semble bien un anachronisme, une notation plus propre aux États-Unis de la fin du XXe siècle qu'à la Russie de son début !

- La révolution : Le régime du tsar a été balayé par la révolution de Février 1917, après laquelle avait été établi le gouvernement provisoire du parti socialiste révolutionnaire, avec à sa tête Alexandre Fiodorovitch Kerenski, tandis qu'«*avaient été formés dans les provinces russes par des groupes démocratiques pour résister à la dictature bolchevique d'héroïques gouvernements régionaux*» [V, 2]. Mais ils furent chassés du pouvoir par les marxistes bolcheviks lors de la révolution d'Octobre, non sans résister, d'où :

- «La guerre civile de 1918-22» [V, 5] : À l'Armée rouge des bolcheviks s'opposèrent des armées blanches des tsaristes, dont l'une était celle de Denikine, dont fit partie Pnine pendant cinq mois en tant que «*téléphoniste de campagne*» puis membre du «*Bureau d'information militaire*» [II, 2]).

- L'U.R.S.S.

Ce pays que le président de l'université condamne comme une «*maison de torture*» [V, 5] est dénoncé en particulier à travers les films documentaires soviétiques que Pnine peut voir à l'université, qui ont été tournés «*à la fin des années quarante*», «*sont censés n'être que du pur art, du divertissement, avec l'euphorie de la fierté de la tâche*», «*ne pas contenir un brin de propagande*», alors qu'ils célèbrent les multiples ethnies faisant partie de la fédération, l'unanimité des activités, la personnalité de Staline, etc.. [III, 7]. Si ces films sont projetés à l'université, c'est que, pendant la Seconde guerre mondiale, les États-Unis, étant alliés de l'U.R.S.S. contre l'Allemagne nazie, et étant soumis à «*une habile propagande communiste*» [VII, 4], avaient vu le pays d'un oeil favorable.

Mais, en 1954, le retournement était complet, et, sous l'impulsion, en particulier, du sénateur McCarthy, la politique états-unienne était désormais dominée par l'anti-communisme et la xénophobie, étaient inquiétés tous ceux qui étaient soupçonnés d'être communistes ou de sympathiser avec les communistes ; de ce fait :

- Pnine vient donner à Cremona «*une conférence du vendredi soir*» intitulée «*Les Russes sont-ils communistes?*» [I, 1] ;

- «*les tendances politiques aux États-Unis [...] refroidissent l'intérêt pour le monde russe*» [VI, 12] ;

- Thomas Wynn dit craindre que «*le sénateur McCarthy puisse sévir contre les voyages à l'étranger*» ;

- à Hagen, qui est venu avec une «*bouteille de vodka*», Pnine souhaite que «*le sénateur ne l'ait pas vu déambuler avec cette marchandise*» [VI, 7].

- L'émigration de nombreux Russes qui avaient fui devant la révolution bolchevique, étaient devenus apatrides, ne disposaient que d'un document d'identité qui leur était fourni par la Société des Nations, était reconnu par de nombreux États, et leur permettait de voyager. Nabokov stigmatisa ce «*morne enfer inventé par les bureaucrates européens (pour le plus grand divertissement des Soviétiques), à l'intention des détenteurs de cette misérable chose, un passeport Nansen (cette sorte de laissez-passer pour prisonnier sur parole)*» [II, 5], que, dans "Lolita" il allait qualifier de «*Non-sens*».

On découvre ces différents cas :

- Mira et ses parents partirent en Suède puis s'établirent en Allemagne, où elle épousa un marchand de fourrures d'origine russe. [V, 5].

- Pnine, suivant à peu près le même parcours que Nabokov lui-même, passa à Odessa [VI, 9], à Berlin où il revit, une fois, Mira [V, 5], à Paris, où il épousa Liza [VII, 4], où le narrateur a pu le voir «*engagé dans une discussion politique avec Kerenski*» [VII, 4 - ce n'est pas invraisemblable puisque, après avoir été chassé du pouvoir par les bolcheviks lors de la révolution d'Octobre, cet homme politique vécut le reste de sa vie en exil]. Avec Liza, Pnine, en 1940, vint aux États-Unis, séjourna d'abord à New York, où le rencontra le narrateur [VII, 5], puis s'installa à Waindell où le narrateur, lui encore, aurait pu le rejoindre.

- Tout un ensemble d'émigrés russes aux États-Unis. Ce sont :

- «*Ces extraordinaires dames russes, disséminées dans tous les établissements scolaires des États-Unis, qui, sans avoir aucune réelle formation, réussissent quelque peu, à force d'intuition, de loquacité et d'une sorte de rebond maternel, à infuser une connaissance magique de leur difficile et belle langue à des groupes d'étudiants aux yeux innocents, dans une ambiance de chants de la Mère Volga, de caviar rouge, et de thé.*» [I, 1].

- Les invités à la résidence des "Pins". Elle appartient au fils du «*self-made man*» et philanthrope Kukolnikov, qui se fait appeler Al Cook, ayant donc su habilement changer de nom pour pouvoir passer pour un États-unien ; qui parle «*un anglais correct, neutre, avec seulement la plus douce ombre d'un accent slave*» ; qui occupe «*une haute et sûre position dans un grand complexe chimique*» ; qui peut aussi «*discuter de Dieu, de Lermontov, de la Liberté, et révéler une héréditaire propension à un impétueux idéalisme qui aurait grandement troublé un indiscret auditeur marxiste.*» [V, 2]. Il a épousé une États-unienne, et ils reçoivent, un été, des Russes, l'été suivant, des États-unien, et ainsi de suite.

Parmi ces invités se trouvent des hommes qui «*avaient été membres de l'un de ces héroïques gouvernements régionaux qui avaient été formés dans les provinces russes par des groupes démocratiques pour résister à la dictature bolchevique*», et qui, pour lors, «*discutent des tactiques à adopter à la prochaine réunion commune du "Comité pour la libre Russie"*» et d'une «*plus jeune organisation anti-communiste*» [V, 2].

On apprend que, «*même après qu'un tiers de siècle se soit passé depuis leur fuite des bolcheviks*» [IV, 9], «*ces fugitifs*» sont encore hantés de rêves pénibles, dénoncent «*trente-cinq ans d'injustice sans espoir qui avaient suivi un siècle de lutte pour la justice et d'espoir luisant faiblement*» [V, 4]. Certains cependant peuvent être déboussolés, comme le sont, de façon caricaturale, ces amis de Pnine, les Komarov, qui sont à la fois «*réactionnaires et soviétophiles*» car, pour eux, «*une Russie idéale comprendrait l'Armée rouge, un monarque oint, les fermes collectives, l'anthroposophie [un courant de spiritualité], l'Église russe et les barrages hydro-électriques.*» [III, 5]. Dans leur journaux, leurs différentes factions ne cessent de polémiquer.

Les émigrés russes sont imprégnés d'une culture qui est très grande chez Pnine en particulier.

On le voit faire allusion à des écrivains russes :

- Ostrovski, dramaturge du XIXe siècle, dont il se plaît à citer des passages de quelque «*comédie naïve décrivant les mœurs de marchands*» [I, 1].

- Leskov, journaliste et écrivain du XIXe siècle, dont «*la joliesse triviale dépend de contorsions verbales*» [I, 1].

- Pouchkine, poète, dramaturge et romancier du XIXe siècle.

- Est évoqué l'homme à qui sa femme disait : «*Vous m'ennuyez avec vos vers*» ; qui ne mourut pas le jour qu'il avait prévu [III,3].

- Est évoqué surtout le poète qui,

- «*dans un ensemble de huit quatrains de tétramètres*», décrit «*la morbide habitude qu'il avait de rester sur la pensée de la mort, et d'observer attentivement chaque jour qui passait pour s'efforcer de trouver dans son cryptogramme un certain "anniversaire futur" : le jour et le mois qui apparaîtraient, quelque part, un jour, sur sa pierre tombale*» [III, 3] ;

- dans un poème commençant par «*Si je marche le long des rues bruyantes*», se demanda : «*Et où le sort va-t-il m'envoyer la mort, au combat, en voyage ou dans les vagues?*» [III, 3

- ce poème, qui date de 1829, est intitulé "*Pensées*" - la question obsède Pnine, les mots «*au combat, en voyage ou dans les vagues*» revenant à quelques occasions : III, 6 où sont ajoutés les mots «*Ou sur le campus de Waindell?*» - III, 7 où sont ajoutés les mots «*ou Waindell*», le professeur émigré aux États-Unis identifiant sa douleur à celle du poète !] ;

- dans son poème intitulé "*Le cavalier de bronze*" imagina un jeune homme, Eugène, qui, lors de terribles crues de la Neva, perd sa promise, Paracha ; puis, devenu à moitié fou, se met à errer dans la ville, se retrouve un jour sous la statue où Falconet a représenté Pierre le Grand, le défie parce qu'il le juge responsable du drame, a soudain, le sentiment que la statue s'est mise à bouger, qu'elle se lance à sa poursuite, tandis qu'il fuit éperdument, avant qu'on retrouve son cadavre dans une petite île perdue au milieu des marécages. C'est ce qui apparaît dans le rêve où Pnine voit «*une statue faisant un tapage extravagant au-dessus d'une roue de bronze brisée*» [III, 7] ;

- montra, selon Pnine, «*une harmonique unité*» [IV, 6].

- Lermontov, poète, peintre, romancier et dramaturge du XIXe siècle, qui a «*tout exprimé au sujet des sirènes dans seulement deux poèmes*» [II, 7] ; qui aurait fait «*la première description de la boîte de la littérature russe dans un poème*» [IV, 8].

- Tourgueniev, romancier, nouvelliste, poète et dramaturge du XIXe siècle :

- Est évoqué l'homme à qui «*la laide mais pourtant adorée par lui cantatrice Pauline Viardot faisait faire l'idiot dans des concours d'interprétations de mots ou de phrases, et des tableaux vivants [ces deux mots en français]*» [II, 4].

- Est évoqué l'écrivain dont «*le poème en prose "Ô fraîcheur, ô beauté des roses d'autrefois"*» inspira une discussion avec Betty Bliss [II, 4] qu'il lui rappelle encore plus tard [VI, 4].

- Tolstoï (souvent désigné comme «*Léon Nikolaïevitch*» [V, 3]), nouvelliste et romancier du XIXe siècle :

- Est évoqué le patient que soigna le père de Pnine pour «*une conjonctivite*» [I, 2], le «*colosse*» auquel sa femme préférait «*un stupide musicien au nez rouge*» [II, 4].

- Est évoqué l'auteur d'"*Anna Karénine*", où il aurait donné «*la première description du tennis*» de la littérature russe [IV, 8] ; roman dont chaque lecture révélerait de «*nouvelles choses*» [V, 3], comme le fait qu'il aurait varié sur le jour où l'action commence puisque, d'une part, ce serait un vendredi, «*le jour où l'horloger vient remonter les horloges dans la maison des Oblonski*», ou le jeudi qui est «*mentionné dans la conversation à la patinoire entre Lévine et la mère de Kitty*», hypothèse que réfute très pédantesquement Pnine en prouvant, dans un long développement, qu'il s'agit du «*vendredi 23 février 1872*» [V, 3] (selon le «*nouveau style*», c'est-à-dire le calendrier grégorien qui avait, en Russie, remplacé le calendrier julien en 1918, ce qui n'empêche pas le personnage de s'empêtrer dans les dates ! [III, 3]). Il revient plus loin encore sur le livre pour opposer le «*temps spirituel*» de Lévine et le «*temps physique*» de Vronski ; pour préciser qu'«*à mi-livre, Lévine et Kitty ont, par rapport à Vronski et Anna, une année entière de retard. Quand, par un dimanche soir de mai 1876, Anna se jette sous ce train de marchandises, elle a existé plus de quatre ans depuis le début du*

roman, tandis que, pour les Lévine, durant la même période, de 1872 à 1876, à peine trois années se sont écoulées. C'est le meilleur exemple de la relativité en littérature que je connaisse.» [V, 5].

- Est évoqué l'auteur de «*la splendide histoire [...] au sujet de Illyich Golovin qui tomba et ainsi fut atteint d'un cancer du rein*», dont Pnine se souvient lorsqu'il chute dans l'escalier [IV, 8 - cette «histoire» est la nouvelle "La mort d'Ivan Ilitch"]).

De plus, le livre qui cause un problème à la bibliothèque est «*principalement consacré à des tolstoïana*» [III, 2, «recueil d'anecdotes, de bons mots» de Tolstoï].

Cependant, l'intérêt de Pnine ne se limite pas à la littérature russe. Ainsi, il se souvient aussi, de façon imprévue, d'un passage de "Hamlet" («*la mort d'Ophélie*») ; c'est toutefois dans une traduction en russe, et c'est ce texte qu'il continue à préférer à l'original [III, 6].

Il brille ainsi auprès des invités aux "Pins". Mais, même si, au "Waindell College", il ne donne qu'un cours de russe élémentaire, il «*profite de chaque occasion pour guider ses étudiants dans des excursions littéraires et historiques*» [III, 3], leur parlant ainsi de la prosodie de Pouchkine, et déclamant alors, d'un air inspiré, le texte russe qu'il traduisait ensuite.

Tout entier animé de références culturelles, il veut publier une «*Petite Histoire [en français] de la culture russe, dans laquelle un choix de curiosités russes, de coutumes, d'anecdotes littéraires, et ainsi de suite serait présenté pour refléter en miniature la Grande Histoire*» [III, 6] ; c'est sa «*grande oeuvre sur la Vieille Russie, un rêve merveilleux, mélange de folklore, de poésie, d'histoire sociale*» [II, 4]. Il envisage d'y inclure la mention de «*vieux jeux païens*» qui étaient encore pratiqués à la fin du XIXe siècle, «*dans les forêts de la haute Volga, sur les marges du rituel chrétien*», et qui sont décrits dans un long paragraphe [III, 6].

De plus, lui, qui est «*un linguiste par nécessité*» [II, 2], ne cesse de donner des explications étymologiques, de se livrer à des digressions sur :

- des liens entre des mots russes et des mots anglais, entre le mot «*écureuil*» et un mot grec qui signifie «*queue d'ombre*» [IV, 2] ;

- la commune croyance selon laquelle la chaussure de Cendrillon est «*de verre*» alors qu'elle est faite plutôt de «*la fourrure d'un écureuil russe*», appelée «*vair*» en français. Il indique : «*C'est un cas évident de survivance du mot le plus efficace, "verre" étant plus évocateur que "vair" qui n'est pas venu de "varius", "bigarré", mais de "veveritsa", mot slave pour une certaine fourrure d'écureuil l'hiver, qui est belle, pâle, ayant une bleuâtre ombre, ou, mieux dit, "sizily", colombine - du latin "columba" pour "pigeon".*» [VI, 8].

- le fonctionnement de la phonation en général et celui de la prononciation de l'anglais [III, 3], la prononciation de son propre nom [IV, 8].

Or, tandis que les États-Uniens prononcent mal leurs noms (ainsi celui de Pnine devient «*Pun-neen*» [I, 3], «*ping-pong*» [II, 1] ou «*Nine*» [IV, 8]), les émigrés russes ont des difficultés avec l'anglais qui sont cruellement épinglées par Nabokov chez Pnine ;

- Il prononce mal des mots ; ainsi, il dit : «*ahvnue*» pour «*avenue*» [VI, 5] - «*beeg*» pour «*big*» [VI, 5] - «*blahk*» pour «*black*» [VI, 5] - «*breek*» pour «*brick*» [VI, 5] - «*cleef*» pour «*cliff*» [VI, 5] - «*dzeefeecooltsee*» pour «*difficulty*» [III, 3] - «*effishant*» [III, 6] pour «*efficient*» - «*Fire*» pour «*Thayer*» [II, 1] - «*hat*» pour «*at*» [VII, 6] - «*homme*» pour «*home*» [VII, 6] - «*John*» pour «*Joan*» [VI, 11] - «*leetle*» pour «*little*» [VI, 5] - «*moozishan*» pour «*musician*» [II, 4] - «*nofing*» pour «*nothing*» [II, 7] - «*nootrition*» pour «*nutrition*» [II, 2] - «*noun*» pour «*noon*» [III, 3] - «*noz*» pour «*nose*» [II, 4] - «*reever*» pour «*river*» [III, 1] - «*rodd*» pour «*road*» [VI, 5] - «*sawdust*» pour «*soda*» [II, 7 - en fait, un Russe ne prononcerait pas le mot différemment !] - «*stoopid*» pour «*stupid*» - «*tsentral*» pour «*central*» [III, 1] - «*Tvine*» ou «*Twynne*» ou «*Vine*» pour «*Wynn*» [VI, 5] - «*viscous*» pour «*whisky*» [II, 7 - en fait, un Russe dirait plutôt «*viski*»] ! Il consulte un dictionnaire pour se renseigner sur «*la correcte prononciation*» de «*interested*», sur la place de l'accent [III, 6]. Il «*prononce le mot "family" comme si la première syllabe était celle du français "femme"*» [IV, 8]. Pour Clements, «*ses erreurs de prononciation sont créatrices de mythes*» [VI, 11].

- Il ne respecte pas la syntaxe : il demande : «*Où possible laisser bagage?*» [I, 2] ; il indique : «*Je le connais trente ans et plus.*» [VI, 12] ; il est «*accroché au temps présent*» [VI, 12].

- Il s'emmêle dans le lexique (employant, selon Clements, «*une nomenclature qui lui est propre*» (VI, 11)). Il n'échappe pas aux «*russismes*» que commet aussi Liza [IV, 2] ; ainsi, il emploie «*quittance*» à la place de «*receipt*» [I, 2]]. Il commet des contresens, déclarant qu'il a été «*tiré*» alors qu'il voulait dire qu'il avait été «*licencié*» [VII, 6], à cause de la proximité de sens entre «*to shoot*» et «*to fire*»),

Cette déficience ne l'empêche pas de «*trouver possible de corriger les fréquentes interpolations anglaises*» de son ami Komarov [III, 5].

La plupart des Russes émigrés aux États-Unis que montre le roman forment une communauté uniforme, un petit monde qui, involontairement et sans ostentation, reste comme un corps étranger dans une société où ils subissent un choc des cultures, restent à l'écart comme l'indique bien le fait que Al Cook et sa femme états-unienne, ne reçoivent pas ensemble les Russes et les États-Uniens. Nabokov a dressé le catalogue des malentendus qui se produisent entre les uns et les autres.

Pourtant, la plupart des Russes émigrés aux États-Unis que montre le roman ne se trouvent pas perdus dans le pays profond, «*in the middle of nowhere*». Ce sont des professeurs qui oeuvrent dans des milieux universitaires de l'Est, qui sont donc censés être quelque peu ouverts sur le reste du monde, mais n'ont souvent engagé ces «*phénomènes*» que parce qu'ils apportaient une note exotique dans leur uniformité et leur banalité, parce qu'ils considéraient qu'il était «*chic*» d'«*avoir au moins un distingué hurluberlu dans leur personnel*» [IV, 5] !

En effet, le roman fut l'une des premières oeuvres des années 1950 à avoir pour cadre un campus universitaire, le fictif «Waindell College», qui est situé «*à quelque trois cent milles au nord-ouest de St Bart*» [IV, 2] - c'est au Massachusetts), au-delà d'Albany [IV, 8 - État de New York], donc quelque part au Nord d'une «*Nouvelle-Angleterre*» [V, 1] où figurent les localités imaginaires de «*Waindellville*» et d'«*Onkwedo*» [V, 1 - ce dernier nom se justifie par la proximité du territoire des Iroquois] ; dont est bien indiqué qu'elle connaît des «*hivers formidables*» [III, 1] comme des étés étouffants où règnent les moustiques (aux «*Pins*», l'intérieur de la maison est protégé par des moustiquaires, mais, à l'extérieur, la nuit tombée, «*les moustiques se faisaient gênants*» [V, 5]).

Nabokov s'inspira de deux établissements où il enseigna :

- le Wellesley College, une université privée féminine en sciences humaines située à Wellesley, près de Boston (Massachusetts), qu'il utilisa pour la description du campus ;
- l'université Cornell (État de New York), qu'il utilisa pour la description de la ville.

Sur ce campus «*paysagé*», disposé autour d'un «*lac artificiel*», où «*des galeries couvertes de lierre relient les différents pavillons*» [I, 1], «*après une pause de ruminant*» [II, 1] qui sépare deux sessions, règne une agitation sympathique. Ainsi :

- Au début de chaque session d'automne, on y suit cette sorte de tradition : «*Le cou de marbre d'une avenante Vénus dans le vestibule du Pavillon des humanités reçoit l'empreinte de vermillon, par une application de rouge à lèvres, d'une imitation de baiser.*» [VI, 1].

- Comme la statue du premier président de l'université le représente avec une bicyclette, des farceurs ont attaché à celle-ci «*un absurde panier*», et Prine les traite d'ailleurs, in petto, de «*huligani*» [III, 6 ; on reconnaît le mot anglais «*hooligan*»].

Les étudiants sont «*un tas de garçons de ferme et de filles de ferme monstrueusement bâties*» [I, 1] et évidemment très ignorants. Les professeurs européens aux États-Unis, qui se rencontrent aux «*Pins*» et qui se livrent aux «*habituels propos sur le métier, soupirent et hochent la tête en parlant du "typique étudiant états-unien" qui ne connaît pas la géographie, est insensible au bruit, et pense que l'éducation n'est qu'un moyen d'obtenir finalement un emploi rémunérateur.*» [V, 4].

Nabokov se moque des notes inscrites par les étudiants de première année dans les marges des livres de la bibliothèque : «*description de la nature*» ou «*ironie*» (en fait, ce sont des repères utiles,

mais que nous ne devrions prendre que dans un volume nous appartenant !), tandis que, dans une édition des poèmes de Mallarmé, le mot «oiseau» est affligé de sa traduction : «bird». [VI, 1].

Pnine, qui, au début, avait été «très inquiet de voir des étudiants qui, leurs pauvres têtes sur leurs avant-bras, s'endormaient rapidement parmi les ruines de la connaissance» [III, 6], n'en aurait eu qu'un seul vraiment doué : il avait écrit une thèse de doctorat sur «la relation entre les vers iambiques russes, anglais et allemands» ! Détestant le jazz qu'ils écoutent, il regrette que les enfants de Russes élevés aux États-Unis méprisent les façons de vivre traditionnelles, démodées, de leurs parents.

Quant aux professeurs, s'ils se donnent la mission «de faire passer la torche de la connaissance d'Aristote, Shakespeare, Pasteur» [I, 1] à leurs élèves, la plupart d'entre eux sont des «fantoques», et font l'objet d'une vive satire :

- Blorenge, le chef du département de langue et de littérature françaises, est une figure particulièrement chargée :

- Il a «deux intéressantes caractéristiques» : «il n'aime pas la littérature et il ne sait pas le français» ! [VI, 2]. D'où son étonnement à l'égard de Pnine : il demande d'abord : «Il peut parler français?», puis : «Il peut lire le français autant qu'il le parle?» [VI, 3].

- Il «pensait que Chateaubriand avait été un fameux "chef"» ! [II, 3] confondant l'écrivain avec le filet de boeuf grillé !

- Il donne «un cours intitulé "Grands Français" qu'il a fait copier par sa secrétaire d'une compilation du "Hastings historical and philosophical magazine" de 1882 à 1894, qu'il avait découverte dans un grenier et qui ne figurait pas dans la bibliothèque de l'université» [VI, 2]. Il donne aussi un cours sur «le général Boulanger et De Béranger» [VI, 3 - si elle a été provoquée par la paronomase, la réunion de ces deux hommes n'a aucun sens puisque le chansonnier Béranger (on ne dit pas "De Béranger") était mort en 1857, était un homme de gauche, aux antipodes donc du général Boulanger qui, bien plus tard, en 1887, prit la tête d'un mouvement antirépublicain ; d'autre part, ce sujet n'est pas vraiment littéraire). On apprend encore qu'un cours du département porte sur «les existentialistes», un autre sur «Romain Rolland» : ce programme est donc tout à fait hétéroclite.

- Hostile à la personne même de Pnine, il dit s'opposer à son engagement à cause de la mésaventure qu'avait été celui d'un «moniteur de ski suisse» qui n'avait fait que «copier quelque vieille anthologie» [VI, 3]. Surtout, c'est la grande connaissance qu'a Pnine du français qui empêche son engagement car, à la dame qui donne le cours «Première année de français», «il est seulement demandé d'avoir une leçon d'avance sur ses étudiants» [VI, 3].

- Il s'emploie surtout à obtenir des fonds pour «l'érection sur une colline près de Waindell d'un "Village français", deux rues et une place qui seront les copies de ceux de l'ancien bourg de Vandell en Dordogne» [VI, 2 - Nabokov s'est amusé de la paronomase : «Waindell»- «Vandell», mais il n'y a pas une telle commune en Dordogne ou ailleurs en France !].

- «Membre mélancolique et muet du département d'anglais», Roy Thayer «évitait de parler de son sujet [la poésie du XVIIIe siècle], évitait, en fait, de parler d'aucun sujet.» [VI, 7]. Il «avait gaspillé une décennie de sa vie grise à un érudit travail sur un groupe de mauvais poètes inutiles, et gardait un journal détaillé, dans des vers cryptogrammés, dont il espérait que la postérité voudrait quelque jour les déchiffrer pour, dans une sobre palinodie, le proclamer comme la plus grande réussite littéraire de notre temps», le narrateur ajoutant : «Pour ce que j'en sais, Roy Thayer, vous pourriez avoir raison.» [VI, 7]. Mais, plus loin, il s'amuse à le montrer «pensif», «son esprit étant occupé par les ébauches de lignes qu'il écrirait plus tard dans la nuit : "Nous nous assîmes et nous bûmes, chacun enfermé dans son passé, tandis que les sonneries d'alarme du destin étaient réglées sur un avenir sans aucun lien.» [VI, 11]. Ce personnage semble annoncer celui de John Shade dans "Feu pâle".

- Le professeur de philosophie qu'est Laurence Clements a un «grand cours» qui porte sur «l'évolution du sens», qui s'ouvre et se clôt par cette «phrase destinée à être un jour couramment citée : "L'évolution du sens est, en un sens, l'évolution du non-sens."» [II, 1].

- Si Nabokov s'«étonne» du fait que ces «gens qui ont du sens pratique» soient «enclins à sentir plutôt qu'à penser» [VI, 3], il raconte cependant que, lors de la soirée chez Pnine, les invités en viennent à échanger des idées sur «l'éducation moderne» :

- Hagen avance que «*la seule façon de sortir du marécage est d'enfermer l'étudiant dans une cellule insonorisée et d'éliminer la salle de lecture*», «*des disques enregistrés sur tous les sujets possibles étant à sa disposition*», car «*le monde souhaite une machine*» [VI, 10].

- D'autres défendent la nécessité de la présence d'un professeur.

- Pnine, dont «*la façon d'enseigner est celle d'un amateur désinvolte*» qui «*se basait sur les exercices présentés dans une grammaire produite par le chef d'un département d'études slaves d'une université plus importante que Waindell (un vénérable imposteur dont le russe était une plaisanterie, mais qui prêtait généreusement son nom à des produits de tâcherons anonymes)*» [I, 1] ; qui, dans ses cours, se perdait dans d'«*inouïables digressions pour lesquelles il ôtait ses lunettes pour contempler le passé tout en polissant les verres du présent*», avait tendance aux «*bagatelles autobiographiques*» [I, 1] ; qui avait du mal, en ouvrant un livre, à trouver le passage qu'il voulait lire [I, 1], prétend qu'«*une discussion détendue, dans une atmosphère de larges généralisations, est une conception de l'éducation plus réaliste que le vieux cours magistral*» [VI, 10].

- Clements n'est pas d'accord car, pour lui, cela «*consiste à laisser vingt jeunes crétins et deux prétentieux névrotiques parler pendant cinquante minutes de quelque chose que ni eux ni leur professeur ne connaissent.*» ! [VI, 10].

- Nabokov fait faire encore cette observation par son narrateur : «*Pnine et moi avons accepté depuis longtemps l'idée dérangeante mais peu discutée selon laquelle, dans le personnel d'un collège donné comme dans tout groupe professionnel, on pouvait, curieusement, trouver une personne qui ressemblait à son dentiste ou au receveur des poste de l'endroit, mais aussi une personne qui était son propre jumeau. De fait, je connais un cas de triplés dans un collège comparativement petit dans lequel, selon l'oeil particulièrement exercé de son président, Frank Reade, j'étais moi-même, et c'était absurde, la base de la troïka.*» [VI, 5].

- Il constate encore que, lors des soirées culturelles données à l'université, on joue de la «*musique plutôt sophistiquée*» [III, 7].

- Il se moque du fait que l'université, qui mesure la qualité de ses professeurs en fonction de leur capacité à «*lever des fonds*», accorde une aide financière à l'auteur d'une «*bibliographie des manuscrits ou des publications consacrés dans les dernières années à une appréciation de l'influence des disciples de Nietzsche sur la pensée moderne*» [VI, 1] ; à un psychiatre renommé pour «*l'application à dix mille élèves d'écoles élémentaires du "test du rince-doigts", dans lequel l'enfant doit tremper son doigt dans des tasses pleines de liquides colorés, la proportion entre la longueur du doigt et la partie humide devant être mesurée et transposée en toutes sortes de graphiques fascinants*» [VI, 1].

Voilà qui conduit à mettre en relief la satire de la psychiatrie et, spécialement, de la psychanalyse, à laquelle Nabokov se livra une fois de plus. Il méprisait particulièrement le psychanalyste Erich Fromm, d'où peut-être son choix du prénom Éric pour son personnage de Wind [voulut-il suggérer par ce nom que la psychanalyse n'est que «du vent» ?]. On constate cette opposition à différentes occasions, à travers les indications données sur Liza, Wind et des universitaires états-uniens :

- Le «*phénomène de suffocation*» éprouvé par les gens en train de se noyer est expliqué par «*un psychanalyste vétérinaire*» comme «*étant l'évocation subconsciente du choc causé par un baptême qui a causé toute une série d'explosions de souvenirs entre la première immersion et la dernière.*» [I, 2].

- Eric Wind est persuadé que «*chaque enfant mâle éprouve un ardent désir de châtrer son père, et un besoin nostalgique de revenir dans le corps de sa mère.*» [IV, 3].

- Liza fut d'abord l'élève d'un Dr. Halp qui défendait une théorie selon laquelle «*la naissance est un acte de suicide de la part de l'enfant*», théorie qui avait été réfutée par le professeur Chateau, un ami de Pnine, dans un opuscule qu'il avait envoyé à celle qu'il courtisait [VII, 3]. Cela n'empêcha évidemment pas Liza de travailler à Meudon avec une spécialiste qui était l'«*une des psychiatres les plus destructeurs de l'époque*» [II, 5]. Puis elle s'unit au Dr. Eric Wind, «*un médecin loufoque*» pour Pnine, pour elle celui qui comprenait son «*ego organique*» [II, 5]. On apprend que, pour Wind, «*la grossesse est la sublimation d'un désir de mort*» [II, 5] ; qu'il rêve d'«*un monde heureux formé de centuplets siamois, de communautés anatomiquement réunies, de nations entières édifiées autour d'un même organe vital*», ce qui fait dire à Pnine que «*toute cette psychiatrie*» n'est «*rien d'autre*»

qu'une sorte de microcosme de communisme» [II, 5]. Avec leur enfant, ces deux «psychothérapeutes» ont «fait de leur mieux pour incarner Laïos et Jocaste, mais le garçon se révéla être un très médiocre petit Oedipe. Afin de ne pas compliquer le triangle à la mode de la romance freudienne (père, mère, enfant), le premier époux de Liza n'avait jamais été mentionné.» [IV, 2]. Ils psychanalysent Victor, et déterminent qu'il est «un enfant à problème dans la mesure où il refuse d'en être un» [IV, 3]. Pour son éducation, «Liza a été déchirée entre deux libidos : le faire profiter des derniers apports de "la moderne psychothérapie des enfants"» ou «des mélodieux et sains agréments de "l'Église catholique grecque"» [IV, 4]. Elle révèle à Pnine : «Éric déteste son enfant. Il dit qu'il est le père de terre, et toi, Timothée, le père d'eau», ce qui opposerait la rudesse de l'un à la sensibilité de l'autre. Comme on l'a déjà vu, sont ridiculisés les différents tests farfelus et contradictoires qu'ont fait passer aux enfants [IV, 3] ; ainsi, ils aboutissent à ce verdict : «La valeur psychique des figures mentales et des associations de mots de Victor» est «complètement obscurcie par ses penchants artistiques» [IV, 3]. Il est encore indiqué que «le Dr. Jung et d'autres» appliquèrent le mot «mandala», qui désigne en sanskrit «un cercle magique», à «n'importe quel griffonnage qui a la forme d'une structure plus ou moins quadruple, telle qu'une moitié de mangoustan, ou une croix, ou la roue sur laquelle les égos sont brisés comme Morphée, ou plus exactement, la molécule de carbone, avec ses quatre valences - ce principal élément chimique du cerveau, automatiquement magnifié et réfléchi sur le papier.» [IV, 3].

On s'amuse en constatant qu'une des rédactrices d'un journal de psychiatrie s'appelle «Dr. Albina Dunkelberg» [II, 5], l'ambivalence de cette prétendue science étant ainsi dénoncée par l'opposition entre «albina» («blanche» en latin) et «dunkel» («sombre» en allemand) !

On voit encore un professeur d'ornithologie affirmer qu'un gâteau qui est, quelque part en Russie, «cuit en ayant la forme d'un oiseau» est «évidemment un symbole phallique» ! [VI, 5].

Nabokov manifesta aussi son dédain à l'égard de la linguistique, en disant que Pnine «ne se permet pas de s'approcher des hautes salles de la science linguistique moderne, cette ascétique fraternité de phonèmes, ce temple où on apprend à de sérieux jeunes hommes non la langue elle-même, mais la méthode pour enseigner à d'autres la façon d'enseigner cette méthode, qui, comme une chute d'eau sautant de rocher en rocher, cesse d'être un moyen de navigation rationnelle, mais pourrait, peut-être dans quelque avenir fabuleux, servir à l'élaboration de dialectes ésotériques - basque basique et autres - qui ne seraient parlés que par certaines machines sophistiquées» [I, 1].

Par ailleurs, Nabokov montra son intérêt pour la peinture. En effet, lui qui, en 1912-1914, suivit les cours du peintre pétersbourgeois Mstislav Doboujinski, qui déclara qu'il aurait bien pu devenir peintre, à partir du cas de Lake (une digression à l'intérieur de cette autre digression qu'est le développement sur Victor [IV, 5]), se lança dans tout un exposé sur les tendances de la peinture institutionnalisée (avec une moquerie à l'égard des gloses, des écoles, des techniques comme celle du collage qui traduisent la volonté d'«une nécessaire "naturalisation" des choses fabriquées par l'être humain», et exposa sa conception du «spectre solaire» qui ne serait pas «un cercle fermé» mais «une spirale de teintes» [IV, 5]. Enfin, il fit de Victor comme un apprenti de Léonard de Vinci, auquel le jeune garçon a d'ailleurs consacré un poème dans le journal de l'école (activité qu'avait eue Nabokov).

"Pnine" est donc un roman d'une remarquable richesse documentaire.

Intérêt psychologique

Le roman nous montre en Pnine un être innocent et faible, ridicule mais pathétique.

Il a trouvé des soutiens en :

- Herman Hagen, le chef du département d'allemand, qui est d'abord un homme remarquable (dont on dit qu'il «*a plus fait, à lui seul, pour l'Allemagne aux États-Unis que les missions diplomatiques ont fait en Allemagne pour les États-Unis*» [VI, 12]) ; qui est, de plus, «*son protecteur*» [VI, 4], lui ayant accordé des cours, ayant essayé de le faire engager par le département de français, mais devant lui annoncer qu'il n'en aura plus.
- Joan Clements qui, après la détresse que lui a causée la visite de Liza, ne le laisse pas se réfugier dans l'alcool, tente de lui offrir plutôt du thé, et essaie de le distraire en lui faisant regarder des publicités [II, 7], ayant donc cette attitude maternelle et un peu condescendante avec les hommes qu'ont souvent les femmes en Amérique du Nord.
- Laurence Clements, le professeur de philosophie qui, d'abord réticent à le voir venir loger chez lui, trouve avec lui «*une tendre concorde mentale*» due d'ailleurs à «*une référence de hasard à un auteur peu connu, à la survenue d'une allusion tacitement reconnue à la mi-distance d'une idée*» [II, 4]), et considère que «*ses caprices verbaux ajoutent du piquant à sa vie*» [VI, 11].
- Victor surtout, jeune garçon de haute taille mais délicat, ingénieux et original. En avance sur son âge, il montra très tôt un grand intérêt pour les arts visuels, étant capable, à l'âge de six ans, de «*distinguer ce que tant d'adultes n'apprennent jamais à voir - les couleurs des ombres*» [IV, 3] ; «*à quatorze ans, il paraît être deux ou trois ans plus vieux*» [IV, 2], a «*un quotient intellectuel de près cent quatre-vingts*» [IV, 5], «*un extraordinaire talent de peintre*» [V, 4]. Comme Liza, commençant à se détacher de Wind, lui avait révélé son union avec Pnine, et avait fait de celui-ci un éloge appuyé, il se mit, alors qu'il était à St. Bart, une école privée et huppée du Massachusetts où il se montrait un élève brillant mais rebelle, ayant peu de respect pour ses professeurs, sauf Lake, le professeur d'art, à correspondre avec celui qu'il considérait comme son véritable père son père adoptif. Il est le «*solus rex*» de son rêve. Leur rencontre est l'un des épisodes les plus touchants du livre. Il lui manifeste son admiration par le don de cet objet d'art qu'est la coupe d'aigle-marine. Ils sont tous deux des non-conformistes, et il risque, lui aussi, d'être mal à l'aise dans la vie quotidienne ; mais il luttera pour être un artiste moderne, attentif au présent et même à l'avenir, possédant son propre style. On peut penser que, lorsque, à la fin, Pnine quitte Waindell en catastrophe, il envisage de venir s'établir près de l'école où il se trouve.

Mais Pnine est surtout en butte à des méchants, dont plusieurs de ses collègues et supérieurs à Waindell, le rôle le plus néfaste étant toutefois celui que joue Liza.

Elle nous est présentée par le biais d'une réflexion psychologique qui est une digression quelque peu laborieusement formulée et imposée au début d'une section : «*Il y a quelques femmes bien-aimées dont les yeux, par un mélange de brillance et de forme dû au hasard, ne nous affectent pas directement, non pas au moment d'une timide perception, mais dans l'éclatement d'une lumière retardée et accumulée qui se produit quand la personne sans coeur est absente, et que la magique douleur subsiste, ses lampes et lentilles étant installées dans l'obscurité.*» [II, 5] ; subrepticement, de «*femmes bien-aimées*» on est passé à «*personne sans coeur*», et, ainsi, étaient déjà définis le caractère de Liza et la relation de Pnine avec elle !

Elle était «*une de ces femmes qui combinent des signes de bonne santé avec une sensiblerie hystérique ; de lyriques éclats avec un esprit très pratique et très commun ; un tempérament vil avec de la sentimentalité ; et des abandons langoureux avec une forte habileté à envoyer les gens faire des recherches inutiles.*» [VII, 3]. Se caractérisant par sa «*brutale candeur*» [VII, 4], elle exprime facilement son mépris ; ainsi, à l'égard des Clements, à la seule vue de l'aménagement de leur maison : «*Regarde cette aquarelle avec les minarets. Ils doivent être des gens atroces.*» [II, 6] ; surtout, elle s'est vite retournée contre Wind : «*Notre travail est très intéressant [...] mais je n'aime plus du tout Éric. Nos relations se sont désintéressées. [...] Avec lui, la verbalisation - je l'ai remarqué*

depuis longtemps - complique les problèmes au lieu de les clarifier. C'est quelqu'un avec qui il est difficile de vivre.» Et cela est suivi immédiatement de cette question : «*Quel est votre salaire, Timothée?*» [II, 6].

En effet, cette femme capricieuse, hautaine et méprisante, qui use d'un «*anglais de New York coulant et tapageur, avec des nasalizations métalliquement impétueuses et de doux glissements dans des russismes veloutés*» [IV, 2], continue de se conduire, à l'égard de Pnine, amoureux transi qu'elle avait cruellement bafoué, d'une façon tout à fait détestable : elle lui impose, en disposant de son agent et de son temps, de prendre soin de son fils, Victor, auquel elle a, non sans une hypocrisie cauteleuse, «*avec un vernis de mystère et de prestige, présenté la figure du grand Timothée Pnine, savant et gentleman, enseignant une langue pratiquement morte dans le fameux Waindell College*» [IV, 2] ! Éric se propose de la soigner, mais elle s'est engagée avec un autre homme, qu'elle est sur le point d'épouser, qui allait être son «*troisième mari*» avant qu'elle ne convole à nouveau, cette fois avec «*un marchand d'art italien*» ! [VII, 6] : elle était vraiment devenue États-unienne !

Aussi «*l'éternel mari*» dostoïevskien qu'est Pnine la voit-il s'éloigner «*avec sa cruauté, avec sa vulgarité, avec ses yeux d'un bleu aveuglant, avec sa pitoyable poésie* [dans ses «*poèmes verts et mauves*», dont elle déclame encore un à Waindell, elle ne fait qu'imiter la poétesse russe du début du XXe siècle Anna Akhmatov (II, 5)], *avec ses pieds épais, avec son âme impure, sèche, sordide, infantile*» [II, 6].

En fait, cette «*personne sans coeur*» qu'est Liza permet à Nabokov de donner, une fois de plus, libre cours à une misogynie, manifestée aussi par :

- les allusions aux femmes de grands écrivains russes qui furent inconscientes de (ou indifférentes à) leur valeur ;
- la colère contre les bibliothécaires, de Pnine qui grommelle : «*Elles ne savent pas lire, ces femmes*» [III, 6] ;
- le mépris pour Betty qui, selon Pnine, si «*elle vous regarde avec toujours la même sympathie ingénue*», a «*un esprit de servante*», peut «*raconter une longue histoire sur cette base : "elle dit - je dis - elle dit"*», croit à «*la sagesse et à l'intelligence de ses magazines féminins favoris*», a de petites manies typiques des «*jeunes femmes de petites villes*» [VI, 6].

Timothée Pnine, que le narrateur entend «*diagnostiquer*» [I, 1], est le typique personnage de comédie qui réunit des traits qui devraient le faire prendre en pitié mais ne font que le supplicier. Ce sont :

Son physique ridicule

Ayant «*une tête qui est comme un globe de cuivre poli*» [II, 2], un «*vaste dôme brun*», car il est «*idéalement chauve, bronzé par le soleil [et par une lampe aussi !] et rasé de près*» [I, 1], portant des «*lunettes à monture d'écaille qui masquent l'infantilisme de son absence de sourcils*» [I, 1], montrant un visage de «*pauvre porc-épic albinos*» [II, 5], des «*yeux innocents*», un «*front plissé*», une «*veine en forme de vers très visible sur la tempe*» [V, 3], une «*lèvre supérieure simiesque*» [I, 1], «*un nez gras et luisant*» [II, 5], «*un menton large comme celui de la duchesse de "Alice au pays des merveilles"*» [III, 2], il paraît farfelu, clownesque, lunaire. Et il le reconnut lui-même, en écrivant à Liza : «*Je ne suis pas beau*» [VII, 3].

Son corps présente une bizarre et même grotesque disproportion car son «*torse d'athlète à l'étroit sous la veste de tweed se termine de façon tant soit peu décevante par une paire de jambes maigres [...] et de pieds d'un aspect fragile et quasi féminin.*» [I, 1].

Pourtant, en dépit de «*sa poitrine puissamment gonflée*» [I, 2], il se révèle étonnamment faible. Tout à fait hypocondriaque, il se demande (à différents moments de sa vie qui sont d'ailleurs bien datés) s'il n'est pas atteint par «*une maladie mystérieuse qu'aucun de ses médecins n'aurait encore détectée*» [I, 2], «*se sent poreux et saisissable*» [I, 2]. Plus précisément :

- Au cours de son voyage à Cremona, il est «*submergé par une vague de fatigue désespérée*», craint «*une crise cardiaque*» car il est «*l'une de ces personnes singulières et malchanceuses qui observent leur coeur [...] avec une nauséuse appréhension, une répulsion nerveuse, une haine malade, comme s'il était quelque monstre fort, visqueux, intouchable, par lequel, hélas, on doit être parasité*» ;

il «*crain*t de toucher son propre poignet», «*n'essaie jamais de dormir sur son côté gauche*» ; il se demande si «*l'automate répugnant qu'il abritait n'avait pas développé une conscience à lui, et n'était pas simplement vivant mais lui causait douleur et panique*» ; si, «*cette fois-ci, ce ne serait pas une pneumonie*», s'il n'était pas «*en train de mourir*» [I, 2]. Plus tard, son attention est «*fascinée*» par «*un léger clapotis dérivant de son récent accès [...] Il durait seulement quelques battements de coeur, avec une systole additionnelle ici et là.*» [I, 3].

- Aux "Pins", s'il va nager, s'il est, dans une partie de croquet, «*le meilleur joueur*» [V, 5], il ressent aussi, de nouveau, «*une certaine sensation cardiaque extrêmement déplaisante et effrayante dont il a déjà fait l'expérience quelques fois. Ce n'était pas une douleur ou une palpitation, mais plutôt un affreux sentiment de plongée et de fusion dans le milieu physique environnant - coucher du soleil, troncs rouges des arbres, sable, air tranquille.*» [V, 5].

Sa timidité, sa gaucherie, sa maladresse :

Elles furent manifestes dès son enfance, même si, dans sa jeunesse, il avait été un champion de «*kroket*» [IV, 8]. À l'âge de dix-huit ans, c'est «*gauche, timide, obstiné*», qu'«*il attendait Mira dans l'obscurité*» [V, 5] près de la maison de campagne des Belochkine.

À Liza, il déclara : «*Je ne suis pas intéressant. Je n'ai pas de talent.*» [VII, 3], lui donnant ainsi des verges pour être fouetté !

On le voit, à l'âge adulte, empêtré dans les difficultés de l'existence quotidienne, dans les «*embarras pniniens*» [I, 1], inspirant à Joan Clements cette remarque pleine de tristesse résignée et de tendresse : «*Encore Timothée*» [II, 4] :

- Il mène une «*guerre constante avec des objets insensés qui tombaient en morceaux, ou l'attaquaient, ou refusaient de fonctionner, ou se perdaient vicieusement dès qu'ils entraient dans la sphère de son existence. Il était très maladroit de ses mains à un rare degré. Mais, parce qu'il pouvait, en un clin d'oeil, à partir d'une cosse de pois, fabriquer un harmonica à une note, faire apparaître, avec les jointures de ses doigts, l'ombre chinoise d'un lapin (au complet, avec un oeil clignant), et réussir un certain nombre de ces tours que les Russes ont en réserve, il se croyait doué d'une remarquable habileté manuelle et mécanique*» [I, 1].

- Il craint continuellement d'«*être en retard pour quelque rendez-vous*», tient à «*être odieusement à l'heure à l'école, pour le dîner ou pour le coucher*» au point d'aller jusqu'au «*délire*» [I, 2]. Et il a même «*deux réveille-matin, l'un réglé pour 7 h 30, l'autre pour 8h*» [III, 7]. Or, devant se rendre dans une ville voisine pour y donner une conférence, même s'il a soigneusement étudié un horaire, il se trompe de train, et, de ce fait, n'arrive que juste à temps.

- «*Pas très observateur dans la vie quotidienne*» [VI, 5], il est irrémédiablement distrait : il oublie ses clés à la porte de la maison [II, 7] ; à la bibliothèque, il reproche à une employée de ne pas lui fournir un livre qu'il a, en fait, chez lui depuis longtemps [III, 6] ; quand il se rend en voiture aux "Pins", il ne manque pas de se perdre en route.

Mais le narrateur refuse de le faire appartenir au «*type du "professeur distrait"* [ces mots en allemand] *créé par les plats Allemands bons enfants du siècle dernier*» [I, 1], voulant plutôt le considérer comme «*trop prudent, trop constamment sur ses gardes pour éviter les pièges diaboliques, trop douloureusement attentif à ses alentours déconcertants*» [I, 1]). Ainsi, avant d'oser conduire, il potasse de nombreux ouvrages, s'entraîne à mimer, dans son lit, les manoeuvres à faire, échoue à sa première tentative d'obtention du permis [V, 1].

Cela ne l'empêche évidemment pas d'être victime d'une continuelle malchance qui produit d'ailleurs une suite de gags :

- Alors qu'en face de ses élèves, il s'exalte en leur parlant de Pouchkine, son fauteuil, dans lequel il se rencogne, «*émet un sinistre craquement*» qui les fait rire, et lui rappelle un numéro de clown vu à Berlin [III, 3].

- Alors qu'il marche à travers le campus, il glisse «*sur la glace noire et sale ; dans une brusque convulsion, il jette un bras ; il retrouve son équilibre et, avec un sourire solitaire, se penche pour ramasser son livre qui s'était largement ouvert sur un instantané de Léon Tolstoï marchant vers le photographe, à travers un prairie russe, quelques chevaux aux longues crinière étant derrière lui.*» [...]

Frottant doucement ses dents, qui retenaient une couche gluante de fromage blanc, il gravit les marches glissantes de la bibliothèque.» [III, 6].

- Alors qu'il conduit Victor dans la maison où il va loger, «*un terrible fracas d'écrasement vint de l'escalier. Pnine, en descendant, avait perdu pied [...] Le pauvre Pnine avait descendu les dernières marches sur son dos.*» [IV, 8].

- Alors qu'après sa «soirée», il fait la vaisselle, le casse-noisette lui échappe des mains, et vient briser du verre dans l'évier ! [VI, 13].

On peut même déceler chez lui une véritable inaptitude au bonheur :

- Il se souvient des fêtes données pour son anniversaire dans son enfance, où il souffrait tout de même «*des chaussures qui lui serraient les pieds, des tempes douloureuses, et de la sorte de lourd, pénible, contraignant ennui qui s'appesantissait sur lui après que toutes les parties de jeux se soient déroulées et qu'un cousin chahuteur ait commencé à donner aux nouveaux jouets des usages vulgaires et stupides ; et il se souvenait aussi du bourdonnement solitaire dans ses oreilles quand, au cours de la routine d'une partie de cache-cache prolongée, après une heure de confinement inconfortable, il sortait d'une garde-robe sombre et encombrée dans la chambre de la bonne, seulement pour trouver que tous ses camarades étaient déjà partis chez eux.*» [VI, 4].

- S'il a pu, à l'âge de dix-huit ans, vivre une amourette avec Mira, il fut, à cause de «*la guerre civile*», séparé d'elle, puis a appris qu'elle était morte dans un camp de concentration nazi. [V, 5].

- Par une sorte de fatalité, il choisit ensuite, en lui disant bien qu'il n'est pas fait pour «*atteindre le bonheur*» [VII, 3], de s'unir à cette tigresse qu'est Liza dont on a vu à quel point elle lui fut néfaste.

Pourtant, lui, que les avanies qu'il subit à l'université ont rendu quelque peu paranoïaque au point que, quand il voit, dessinée sur un mur, l'esquisse d'«*un moujik fantomatique*», il se dit qu'il menacera l'établissement de poursuite si son visage devait apparaître au-dessus de cette blouse [VII, 6], fait preuve, le plus souvent, d'une bonté intrinsèque, d'une grande empathie. Sa conduite digne montre qu'il est indubitablement un homme bien, qui prouve sa grandeur d'âme :

- S'il se sait «*incapable d'atteindre le bonheur*», il «*sait qu'il pourra tout faire pour rendre heureuse*» Liza [VII, 3].

- Il est prêt d'être, pour Victor, ce que Wind appelle un «*père d'eau*».

- Soucieux de le renseigner adéquatement, il a fait, pour l'ornithologue qu'il vient de rencontrer, une recherche sur l'alouette (dont il indique le nom en russe), et il en a dactylographié un résumé qui comporte une bibliographie !

- Après avoir reçu le coup de la nouvelle que lui a donnée Hagen, il réserve des restes du repas pour un chien du voisinage, se disant : «*Il n'y a pas de raison pour que le malheur d'un humain empêche le plaisir d'un chien.*» [VI, 13].

Mais il tente d'éluder les pensées attristantes. Comme celle de la mort de Mira est une de celles qu'«*on ne peut affronter que dans le détachement d'une plainte inguérissable, que dans la santé mentale que procure la mort proche*», «*pour conserver la raison*», il s'est contraint, «*au cours des dix dernières années*», à «*ne jamais se souvenir d'elle*» parce que, «*si on était tout à fait sincère avec soi-même, on ne pouvait espérer qu'aucune conscience puisse subsister dans un monde où de telles choses que la mort de Mira est possible. On doit oublier, parce qu'on ne peut vivre avec la pensée que cette jeune femme gracieuse, fragile, tendre, avec ces yeux, ce sourire, ces jardins et ces neiges en arrière-plan, a été conduite, dans un wagon à bestiaux, dans un camp d'extermination et a été tuée par une piqûre de phénol*». En fait, elle «*n'avait cessé de connaître un grand nombre de morts dans son esprit, et de subir un grand nombre de résurrections, seulement pour mourir de nouveau et de nouveau.*» [V, 5].

Il suit aussi cette conduite d'évitement de la douleur dans la vie de tous les jours. En effet, si, à la bibliothèque de l'université, il n'a pas répondu aux essais de conversation que faisait Mme Thayer, c'est que, comme elle évoquait la possibilité du retour d'Isabelle, il y pressentait la menace de la perte de sa chambre ; mais, plus tard, «*il se sentit soudain très fatigué [...] quelque chose qu'il avait à demi entendu au cours de la journée, et qu'il n'avait pas voulu suivre, maintenant l'ennuyait et l'oppressait,*

comme le fait, en y repensant, une bévue qu'on a commise, un accès d'impolitesse que nous nous sommes permis, ou une menace dont nous avons choisi de ne pas tenir compte.» [III, 6].

Il trouve aussi des consolations :

Il est, comme Nabokov, comme son personnage de *"La méprise"*, fasciné par les écureuils, et on a cru pouvoir expliquer ce constant intérêt pour cet animal par le fait que le nom de famille de Mira, «Belochkine», est dérivé d'un mot russe signifiant «écureuil» ! En fait, dans son enfance déjà, il avait vu «un écureuil tenant un objet rougeâtre dans ses pattes de devant» dont il se demanda, étant «un enfant méthodique», si c'était «une noix? une pomme de pin?» [I, 2]. Et le narrateur avait pu voir chez lui «un écureuil empaillé» [VII, 1]. Alors qu'il est adulte, les écureuils lui semblent être de mystérieux observateurs de ses faits et gestes : à Whitchurch, il voit «un écureuil gris assis sur son confortable arrière-train se régaland d'un noyau de pêche» [I, 2] ; à Waindell, il répond à «l'urgente requête d'un écureuil, intelligent animal qui, dans un mouvement sinueux, semblable à celui d'une vrille, s'était hissé sur le bord d'une fontaine et, comme Pnine approchait, avait tendu sa face ovale vers lui en faisant un bruit de crachotement plutôt rauque, et en gonflant ses joues.» [II, 6] ; toujours sur le campus, il voit «un écureuil maigre se lancer sur une plaque de neige ensoleillée» puis «marmotiner pour vilipender les criminels qui auraient voulu le déloger de son arbre» [III, 6].

Ses consolations sont aussi d'ordre alimentaire :

- Ayant, à Whitchurch, constaté qu'il avait pris le mauvais train, il trouve du réconfort en «dévorer un sandwich au jambon, en en commandant un autre qu'il dévora aussi» [I, 2].
- À Cremona, après ses tribulations, il prend un dîner qui est fait d'«un cocktail de fruits, pour commencer, de la gelée de menthe avec le plat d'une viande anonyme, du sirop de chocolat avec de la crème glacée à la vanille» [I, 3], abusant donc des sucreries !
- Après sa journée sur le campus, il se rend dans «une petite taverne», et y prend «un grosse portion de jambon de Virginie et une bonne bouteille de bière» [III, 6].
- C'est avec une réelle gourmandise qu'il prépare les mets qu'il offre lors de sa «soirée» : «des tranches de pain français beurré autour d'un pot de caviar frais, d'un gris brillant», des «grappes» de raisin, «une grande assiette anglaise», du «vrai pain noir allemand», «une très spéciale vinaigrette où des crevettes frayaient avec des cornichons et des petits pois, et quelques saucisses miniatures dans de la sauce tomate, et de chauds "pirozhki" (tartes de champignons, tartes de viande, tartes de chou), et quatre sortes de noix, et différentes intéressantes douceurs orientales». Parmi les boissons figure son «punch» : «un capiteux mélange de Château Yquem [quel gâchis !], de jus de pamplemousse, et de marasquin.» [VI, 6].

De plus, celui qui a pu être «gelé jusqu'aux os par une de ces grosses bières états-uniennes servies par un hôte après la deuxième tournée d'alcools lors d'une nuit venteuse» [I, 2] ; qui, lors des «parties» de l'université, révèle à de timides étudiants les «rites de consommation de la vodka», a besoin, après l'épreuve qu'a été pour lui la visite de Liza, de recourir au whisky [II, 7].

Surtout, «le fait de pouvoir vivre seul dans une discrète demeure procura, à Pnine, l'étonnante et particulièrement délicate satisfaction d'un épuisant besoin de son être intime, maltraité et assommé par trente-cinq ans de nomadisme.» [VI, 4].

Ayant émigré aux États-Unis, cet «intellectuel russe à l'ancienne mode» [II, 5] qui reconnaît : «Au début, j'étais très embarrassé» [IV, 8], a été séduit par certaines nouveautés qu'il y a découvertes : son dentier, les fermetures-éclair, les objets électriques, en particulier les machines à laver, dans lesquelles il ne peut s'empêcher d'insérer tout ce qui lui tombe sous la main, y compris «une paire de souliers de toile à semelles de caoutchouc, tachés d'argile et de chlorophylle» [II, 4] ; il regarde alors la machine, avec laquelle «il a une intrigue passionnée» [II, 4], se mettre en marche avec un affreux bruit rythmique.

Et lui qui, à Paris, craignait d'apparaître à sa logeuse «sans son faux col» [ces deux derniers mots en français] avait, «sous l'effet de l'atmosphère capiteuse du Nouveau Monde» [I, 1], adopté certaines manières états-uniennes ou plutôt «la nationale absence de manières [qui] le laissait toujours

perplexe» [I, 2] ! Ainsi, «*il était fou de bains de soleil, portait des chemises de sport et des pantalons légers, et, quand il croisait ses jambes, laissait voir soigneusement, délibérément, effrontément une énorme étendue de peau nue*» [I, 1] car il avait appris à «*croiser les jambes à la façon états-unienne*» [II, 2], comme il avait pris l'habitude du «*cure-dent choisi soigneusement dans une petite et propre coupe en forme de pomme de pin placée près de la caisse enregistreuse*» [I, 2], et vraisemblablement, toujours selon la coutume chez les mâles états-uniens, gardé dans la bouche tout au long de la journée ! Quand il arrive aux "Pins", sa tenue est vraiment négligée : «*Le col de sa chemise de sport verte était ouvert ; son coupe-vent dont la fermeture éclair était en partie baissée semblait trop étroit pour son impressionnant torse*». [V, 3]. Cependant, pour sa «soirée», il arbore «*une sybaritique veste de smoking de soie bleue, aux revers de satin, avec une ceinture à glands et une paire de pantalons d'un vieux tuxedo*» [VI, 6 - on se demande quelle différence Nabokov voyait-il entre «*smoking*» et «*tuxedo*»).

Si, faisant contre mauvaise fortune bon coeur, il s'exclame : «*Mon nouveau pays, merveilleuse Amérique, qui quelques fois me surprend, mais toujours m'inspire du respect*» [IV, 8], il reste que, malgré ses efforts, il est incapable de se sentir «chez lui» dans ce pays «imprévisible» [I, 1], tout à fait déroutant :

- Il se plaint : «*Je ne peux comprendre ce qui est de la publicité et ce qui n'est pas de la publicité. [...] Je ne peux comprendre l'humour américain même quand je suis heureux*» [II, 7].

- Quand il veut acheter «*un ballon de football*», on lui en présente un qui a, pour lui, la forme d'«*un oeuf*» ou d'«*une torpille*» ; il faut qu'il explique qu'il en veut un qui soit «*rond*», et il apprend que c'est un «*ballon de soccer*» [le nom qu'a aux États-Unis le jeu qui, dans le reste du monde, s'appelle le football !] [IV, 6].

- Il est étonné par «*la facilité avec laquelle les prénoms circulent ; après une simple petite réunion [...], vous êtes censé appeler "Jim" un étranger aux tempes grises, tandis qu'il vous appelle "Tim" pour toujours.*» [IV, 8].

- Dans les restaurants (il y en a un qui s'appelle "*L'oeuf et nous*" [II, 6] !), tantôt, il prend une «*côtelette de veau*» qui «*est naturellement une concession aux États-Unis*» [IV, 8], tantôt, il constate qu'on se délecte d'une «*crème glacée à la vanille qui ne contient pas de vanille et n'a pas été faite avec de la crème*» [IV, 8].

- L'inquiète encore un pays où «*les chiens ne sont pas habitués à voir des piétons*» [VI, 11].

- Il est scandalisé par le comportement de ses élèves, comme par celui des enfants des invités aux "Pins", qui sont «*en bonne santé, grands, indolents, difficiles, n'ayant aucun sens de la nature, aucun intérêt pour le russe, pour les bonnes manières et le passé de leurs parents. Ils semblaient vivre sur un plan physique et mental entièrement différent de celui de leurs parents, mais passaient par moments de l'un à l'autre par le moyen d'une sorte de vacillation inter-dimensionnelle*» [V, 2]. Ce qui n'est pas le cas de Victor dont l'imagination est nourrie d'«*allusions à la fuite du régime de Lénine, trente-cinq auparavant, par des intellectuels russes*» [IV, 1].

- Il lui semble que tous les États-uniens sont indifférents à leur passé, à leur propre culture. Il constate qu'un libraire auquel il demande "*Martin Eden*", le chef-d'oeuvre de Jack London, ne connaît même pas le nom de ce grand écrivain national, alors qu'en Russie (autrefois, il est vrai, et alors qu'il était contemporain) «*tout le monde - petits enfants, adultes, médecins, avocats - tout le monde le lisait et le relisait.*» [IV, 6]. Et, pourtant, la nouvelle de London, "*Le fils du loup*", sur laquelle il doit se rabattre pour en faire cadeau à Victor, présente une situation pleine d'exotisme et de pittoresque puisque Scruff Mackenzie, qui parcourt le Grand Nord canadien depuis plus de vingt-cinq ans, chassant le renne, et cherchant de l'or, un jour, las de sa solitude, décide de prendre femme, et, dans ce but, se rend chez les Sticks («les fils du Corbeau») de farouches Indiens du Yukon dont les hommes blancs («les fils du Loup») sont loin d'être les meilleurs amis, la méfiance des jeunes de la tribu se transformant en jalousie féroce quand ils comprennent que l'étranger a l'intention de demander la main de la belle Zarinska, la fille du chef... Or Victor, feuilletant le livre, tombe sur ce nom, et peut croire qu'il s'agit d'«*une jeune fille russe*» [IV, 8] !

Pnine demeure un *«hurluberlu»*, *«une plaisanterie»*, aux yeux des États-uniens, gens pour lesquels l'adaptation sociale est la valeur suprême.

- Il étonne du fait de ses manières particulières, de ses conduites étranges :
 - Il demeure attaché à des objets anciens : *«son sac Gladstone»* [I, 1], *«sa vieille serviette, à l'allure d'Europe centrale»* [III, 6], *«le plaid sous lequel il avait traversé l'océan depuis l'Europe en 1940»* [VI, 11] et qui couvre encore son lit.
 - Contrarié, il a toujours *«le geste de renoncement russe»* [II, 7].
 - Il met toujours *«son pardessus à la façon de l'intellectuel russe»* [III, 1].
 - À cause du bruit venu de l'extérieur et de l'insuffisance du chauffage, il n'est jamais satisfait du logement qu'il a trouvé, et, en huit ans passés à Waindell, en a changé *«presque chaque semestre»* [III, 1] ; mais on le voit enfin relativement heureux dans la maison du professeur Laurence Clements et de sa femme, Joan.
 - Il marche dans la rue avec une canne qu'il manie *«à la façon européenne»* [II, 4].
 - Même s'il est *«agnostique»* [V, 4], s'il *«ne croit pas en un Dieu autocrate»* [V, 5], il continue de porter, *«sur sa large poitrine», l'«éblouissante croix»* [II, 4] qui marquait son appartenance à *«l'Église catholique grecque»* [elle suit un rite byzantin mais est unie à l'Église catholique romaine, sous l'autorité du pape], *«simplement pour des raisons sentimentales»*, reconnaissant que *«ce sentiment devient pénible. Après tout, il y a quelque chose de physique dans cette tentative de garder une parcelle de son enfance en contact avec son sternum.»* [V, 4].
 - Il accorde à Joan un baise-main car *«elle est la seule des dames de Waindell à lever sa main exactement au niveau que permet à un gentleman russe de la baiser»* [VI, 7].

- Il étonne, surtout, par son *«anglais pinien»* [III, 3], sa difficulté à parler l'anglais. En effet, à part quelques mots et expressions courantes, il ne la connaissait pas quand *«il quitta la France pour les États-Unis»* ; s'*«il s'attela à la tâche de l'apprendre»*, s'il fit des progrès les premières années, qui sont indiqués en I, 1, *«en 1950, son anglais était encore plein de défauts»* [I, 1], était même *«sauvage»* [VII, 6], et cela constitue une grande partie de la moquerie exercée sur lui (par Nabokov, en fait, qui était si fier de cet anglais que ses parents, anglophiles, lui avait fait apprendre avant même le russe, mais qui s'est peut-être tout de même caricaturé à travers Wind qui *«croyait que son anglais, acquis dans un lycée allemand, était impeccablement pur»* [IV, 2] !).

Entièrement tourné vers son passé (*«Il avait la mémoire braquée vers les jours de sa jeunesse réceptive et fervente.»* [I, 2]), il est animé d'une perpétuelle nostalgie, se complaît aux souvenirs de l'ancienne Russie, laisse survivre dans le tréfonds de son crâne ce monde disparu, qui est aussi, pour cet homme vieillissant, celui de l'enfance et de la jeunesse, vers lequel il se laisse *«glisser»* [I, 2]. Ainsi :

- Se sentant malade, il éprouve une *«sensation qui a la précision d'un détail rétrospectif dont on dit qu'il est le dramatique privilège des gens en train de se noyer, spécialement dans l'ancienne marine russe»* [I, 2].
- Dans l'auditoire de Cremona, il croit voir *«l'une de ses tantes baltes, portant les perles et la dentelle et la perruque blonde qu'elle avait portée à tous les spectacles donnés par le grand acteur cabotin Khodotov»*, une *«bien-aimée décédée»* [dont, d'après ce qu'on lit plus loin, on peut penser que c'est Mira Belochkine], *«de nombreux vieux amis assassinés, oubliés, non vengés, restés purs, immortels»*, *«Vania Bednyaschkine, exécuté par les Rouges en 1919 à Odessa parce que son père avait été un libéral»*, *«le dr. Pavel Pnine et son épouse anxieuse»* qui le *«regardaient avec la même compassion et le même fierté qui avaient consumé leurs vies, et qu'ils avaient eues en cette nuit de 1912 où, à une fête à l'école commémorant la défaite de Napoléon, il (un garçon à lunettes seul sur la scène) avait récité un poème de Pouchkine.»* [I, 3].
- À Waindell, il entend *«un train siffler au loin aussi mélancoliquement que dans les steppes»* [III, 6].
- Sa chute de sa chaise devant ses élèves lui rappelle un tour joué par des clowns dont il se demande où il l'a vu : *«à Pétersbourg, à Prague, non au Cirque Busch, à Berlin !»* [III, 3].

- Même si la volonté de propagande des films soviétiques qui sont projetés à l'université lui déplaît, il les regarde, car ils montrent des paysages qu'il a connus ; devant un promeneur traversant une forêt, il glisse dans un «*oubli velouté*», et se voit alors que, «*jeune, il avait marché à travers ces bois avec un gros livre sous son bras, la route aboutissant dans le rayonnement romantique, libre, bien-aimé, d'un grand champ que le temps n'avait pas changé (les chevaux s'éparpillant en galopant et en agitant leurs crinières d'argent parmi les grandes fleurs)*» et, même s'il veut s'en défendre («*Je ne dois pas, je ne dois pas, oh, c'est si idiot*»), «*ses glandes lacrymales déchargent leur fluide chaud, puéril, incontrôlable.*» [III, 7].

- Alors qu'il se déplace dans le Nord de la Nouvelle-Angleterre, il se souvient d'«*un lointain premier jour à la campagne*», de ce «*jour tout à fait sombre où, nouvel étudiant à l'université de Péetrograd, il était arrivé à une résidence d'été dans une petite station de la Baltique, et que les sons, et les odeurs, et la tristesse...*» [V, 1], souvenir qui revient encore plus loin [V, 4].

- S'il éprouve, grâce à sa «*petite maison de briques*» «*quelque chose de singulièrement délicieux et étonnamment satisfaisant pour un vieux et fatigué désir de son être le plus intime, martyrisé et assommé par trente-cinq ans de nomadisme*», qui lui fait oublier «*la révolution russe, l'exode, l'exil en France, la naturalisation aux États-Unis*», il ne peut s'empêcher d'imaginer qu'il aurait pu être «*professeur à Kharkov ou Kazan, y avoir une maison de banlieue comme celle-ci, avec à l'intérieur de vieux livres, à l'extérieur des fleurs tardives.*» [VI, 4].

- Surtout, cet homme, dont l'érudition est immense, qui, comme on l'a vu, connaît parfaitement la littérature russe ; qui, même s'il ne donne que des cours de russe élémentaire [bien que, plus loin, il est question d'un cours sur «*le mouvement romantique*» qu'il a donné avec succès, et de la possibilité pour lui de «*traiter de Chateaubriand et de Victor Hugo sous les auspices du département de français*» (VI, 3)], ne manque «*jamais une occasion de guider ses étudiants dans des excursions littéraires et historiques*» [III, 3] ; qui est capable d'étudier «*la comparaison incohérente chez Homère et Gogol*» [VII, 5], se réfugie dans sa culture qu'il étale avec une implacable pédanterie.

Mais il en est victime aussi. Elle le rend d'autant plus malheureux puisque, à cause d'elle, il sait que Buchenwald, où Mira a été assassinée par les nazis, est proche du «*coeur culturel de l'Allemagne*» (cette «*nation d'universités*»), «*Weimar, où se promenaient Goethe, Herder, Schiller, Wieland, l'inimitable Kotzebue et d'autres.*» [V, 5].

Très savant au milieu de gens «*restés dans la nuit de l'ignorance*», incapables de «*goûter les subtilités de ses allusions*» [I, 1], mais qui le considèrent cependant comme un semi-raté, il ne peut se rendre compte à quel point ses étudiants sont éloignés du savoir qu'il essaie de leur transmettre, à quel point cette culture et cette érudition ne lui sont d'aucune utilité.

Ce Russe émigré et solitaire, qui vit dans l'isolement total de sa conscience individuelle, de son riche monde intellectuel, dont l'idéalisme fait que son ami et protecteur Hagen le considère comme «*un merveilleux romantique*» [VI, 12], perd le contact avec la réalité, s'abandonne à un véritable donquichottisme. Dépassant de beaucoup les objectifs auxquels doit se limiter un professeur de russe élémentaire et même de littérature comparée, il a conçu «*depuis longtemps de nouveaux cours splendides. Sur la tyrannie. Sur les camps. Sur Nicolas Ier. Sur tous les précurseurs de l'atrocité moderne. Quand nous parlons de l'injustice, nous oublions les massacres d'Arméniens, les tortures que le Tibet inventa, les colonisateurs en Afrique... L'histoire de l'humanité est l'histoire de la douleur !*» [VI, 12].

Et, comme pour Don Quichotte, ce rêve, cette illusion, se trouvent sévèrement contredits. Mais cela ne se fait pas sans que cet homme bafoué n'ait un sursaut d'orgueil. Comme Hagen lui parle de cet autre Russe que l'université va engager, dont il dit : «*Je pense qu'il est un de vos vieux amis*», dont il sous-entend qu'il pourrait le protéger, Prine s'y refuse : «*Oui, je le connais trente ans et plus. Nous sommes amis, mais il y a une chose absolument sûre. Je ne travaillerai jamais sous sa direction.*» [VI, 12]. Et il quitte Waindell.

Nabokov a déclaré avoir voulu «*créer un personnage comique, pas séduisant physiquement - grotesque, si vous voulez - et le faire ensuite apparaître, par rapport aux individus soi-disant normaux, comme, et de loin, le plus humain, le plus important, et, sur un plan moral, le plus séduisant.*» Il ajouta : «*Avec Pnine, j'ai créé un personnage entièrement nouveau, dont le pareil n'est jamais apparu dans aucun autre livre. C'est un homme d'un grand courage moral, un homme pur, un savant et un ami loyal, sereinement sage, fidèle à un seul amour, il ne descend jamais d'un niveau de vie élevé, caractérisé par l'authenticité et l'intégrité. Mais, handicapé par son incapacité à apprendre une langue, il semble une figure amusante pour beaucoup d'intellectuels moyens, et il faut les Clements pour briser sa fantastique carapace et accéder à son for intérieur tendre et aimable.*»

Pourtant, la position du romancier à l'égard de Pnine, à travers le narrateur comme à travers ce «*bien en vue écrivain anglo-russe qui, si c'était nécessaire, pourrait donner tous les cours que Pnine devait garder afin de pouvoir survivre*» [VI, 1], dont a pu établir qu'il est nul autre que Nabokov lui-même, est ambivalente. Il exerce sur lui une véritable cruauté, indiquant, au début de I, 3, le plaisir qu'il aurait trouvé à ce que sa confusion soit encore plus grande.

Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'ayant créé le personnage au moment où il écrivait "*Lolita*", il le conçut en établissant un vif contraste avec Humbert Humbert, en faisant même de Pnine l'anti-Humbert Humbert : alors que celui-ci est grand, beau, charmant, et maîtrise bien l'anglais, Pnine est courtaud, bizarre, excentrique, et massacre l'anglais ; tandis que Humbert Humbert est un monstre masqué, Pnine est un saint masqué. Ceci apparaît le mieux dans l'opposition entre :

- la manipulation que Humbert Humbert fait subir à sa femme, Charlotte Haze, et celle que Liza exerce sur Pnine ;
- la conduite de Humbert Humbert avec sa fille adoptive, Dolores Haze (qu'il comble de douceurs pour obtenir des faveurs sexuelles), et celle de Pnine avec son fils adoptif, Victor Wind (dont il paie les frais de scolarité, auquel il offre un ballon de football et un livre, en n'ayant d'autre but que son bien-être).

On peut aussi se demander si, à travers Lake, Victor et, évidemment, surtout, Pnine, Nabokov n'a pas voulu se peindre en être idéal, n'a pas voulu faire l'apologie de sa propre volonté de non-conformisme.

"*Pnine*" est donc un roman qui offre, au-delà de l'étude des personnages et, en particulier, du héros, cet éternel perdant, cette victime désignée, cet homme à la fois cocasse et touchant, dont on se moque, qu'on ne prend pas au sérieux, mais qui, en dépit de ses maladroites, de ses conduites étranges et de ses manières pédantes, est très séduisant. «*a un charme désuet désarmant*» [I, 1], et émeut par son pathétique, l'occasion de riches réflexions.

Intérêt philosophique

Si on trouve dans "*Pnine*" des maximes telles que :

- «*À moins qu'une pellicule de chair ne nous enveloppe, nous mourons. L'être humain n'existe que dans la mesure où il est séparé de son environnement. Le crâne est un casque d'astronaute. Restez à l'intérieur ou vous périssez. La mort est un dépouillement, la mort est une communion. Il pourrait être merveilleux de se mêler au paysage, mais ce serait la fin du tendre moi.*» [I, 2].
- «*Il y a des humains solides et il y a des humains irrationnels.*» [II, 4].
- «*Le désespoir humain conduit rarement à de grandes vérités.*» [II, 6].
- «*Le génie tient à la non-conformité.*» [IV, 3].
- «*Dans la remémoration d'anciennes relations, les dernières impressions tendent à être plus obscures que les premières.*» [VII, 5].
- «*Leur chagrin n'est-il pas la seule chose au monde que les gens possèdent réellement?*» [II, 5].
- «*Le mal est la norme. La ruine ne peut être enrayée*» [I, 3].
- «*L'histoire de l'humanité est l'histoire de la douleur !*» [VI, 12].

ce sont surtout ces trois dernières qui nous indiquent la volonté profonde de Nabokov.

Par cette peinture d'un être innocent et faible en butte à des méchants, il voulut exprimer une protestation contre l'injustice dont sont victimes «*de nombreux vieux amis assassinés, oubliés, non*

vengés, restés purs, immortels», en particulier Mira, dont on peut en effet se demander si elle n'est pas le centre moral du roman puisqu'elle représente l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur et de plus vulnérable.

Dans son cas est spécialement dénoncé le nazisme, sa volonté d'extermination des juifs, sujet qui touchait particulièrement Nabokov, sa femme, Véra, étant juive. Et l'évocation de son assassinat est amplifiée par le tableau des multiples sortes d'éliminations qui furent employées dans les camps, les condamnés étant «*inoculés avec de la saleté, le bacille du tétanos, du verre cassé, gazés dans une fausse salle de douches avec de l'acide prussique, brûlés vifs dans une fosse sur un tas de bois de hêtres trempé d'essence.*» [V, 5].

D'autre part, l'exposition des malheurs des émigrés russes est une nette condamnation du communisme, du stalinisme.

Il reste cependant que Pnine est victime d'un capitalisme qui fait des universités des établissements privés soumis à la nécessité d'une stricte rentabilité financière.

Nabokov n'est-il pas allé plus loin encore? N'a-t-il pas mis une dénonciation de l'absurdité du monde dans la bouche de cet homme désabusé qu'est Laurence Clements? En effet, alors que Hagen s'extasie devant les étoiles : «*Elles sont toutes des mondes*», ne rétorque-t-il pas : «*Ou plutôt une effrayante pagaille. Je soupçonne que c'est en fait un cadavre fluorescent, et que nous sommes à l'intérieur.*» [VI, 11].

On peut aussi préférer penser que le fait que «*la grande coupe de brillante aigue-marine avec des appliques présentant un décoratif dessin de nervures tournoyantes et de feuilles de nénuphars*» [VI, 6] que Victor, l'artiste, a offerte à Pnine, en signe de son admiration pour lui, soit demeurée intacte est le symbole de ce recours ultime contre l'adversité de la vie et l'absurdité du monde qu'est le culte du beau.

Destinée de l'oeuvre

Le 7 mars 1957, "*Pnin*", le treizième roman de Nabokov et le quatrième écrit en anglais, fut publié au complet.

Nabokov fut, pour la première fois, sélectionné pour le "National book award" («prix national du livre»), ce qui l'a fait connaître du grand public états-unien, lui apporta son premier succès commercial, devint le passeport de "*Lolita*" que personne ne voulait alors publier aux États-Unis. En effet, contrairement à la croyance populaire, ce ne fut pas "*Lolita*" qui le rendit célèbre dans ce pays, mais plutôt "*Pnin*". Dès la deuxième semaine après sa publication, on commença déjà une deuxième impression. Dans les six premiers mois, le roman reçut soixante-dix-sept critiques. Dans "Newsweek magazine", Nabokov fut considéré comme «un des écrivains des États-Unis d'aujourd'hui les plus subtils, les plus amusants et les plus émouvants». Cette situation était tout à fait nouvelle pour Nabokov, car ses deux premiers romans écrits en anglais, "*The real life of Sebastian Knight*" (1940) et "*Bend sinister*" (1947), avaient été largement ignorés par le public états-unien.

Bien qu'il ne soit pas devenu un roman de grande consommation comme "*Lolita*", "*Pnin*" continue d'être apprécié dans les cercles littéraires, demeure aujourd'hui l'un des courts romans de Nabokov les plus populaires. Cependant, en général, il fut moins attentivement étudié que les autres romans anglais de l'écrivain.

En 1962, il fut publié en français sous le titre "Pnine".

On allait retrouver Pnine dans un autre roman de Nabokov, "*Feu pâle*" où il est un professeur titulaire à la fictive "Wordsmith University".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

andur@videotron.ca.